

530

Huitième année, N° 7

Bibliothèque de l'Université de Liège

Publication hebdomadaire
Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs
Le numéro : 2.00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDEE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Renseigne sur tous les problèmes

RELIGIEUX

POLITIQUES

SOCIAUX

LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES

SCIENTIFIQUES

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

T.à. 220.50 Compte chèque postal : 489.16.

vendredi 11 mai 1928

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 35.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Sainctelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL

100.000 Titres de Capital	fr. 100.000.000.
100.000 Parts de Réserve	fr. 384.657.742.94
Total	fr. 484.657.742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Jeanne d'Arc et Nicolas de Flue

Variations électorales

Jean de Bruxelles et ses amis

Eloge du piéton

Brialmont

La crise de la foi chez les jeunes

Que se passe-t-il aux Indes ?

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une enquête sur le roman catholique : Mgr J. Schyrgens.

— France. — États-Unis.

Comte Gonzague de Reynold

Alexandre Masseron

Pierre Debongnie

J. Tillieux

Paul Crokaert

Georges Legrand

François Bertrand

La Semaine

♦ Un mot encore au sujet des élections françaises.

Sur 9,524,000 votants, il y eut 1,020,000 voix communistes, 1,630,000 voix socialistes (parti socialiste unifié) et 474,000 voix socialistes dissidentes, 1,640,000 voix radicales et radicales socialistes, parmi lesquelles 600,000 voix nettement révolutionnaires. Les voix catholiques peuvent être évaluées à 3,000,000.

Il apparaît de plus en plus que le résultat des dernières élections exprime uniquement la peur de la majorité des Français, une peur de la banqueroute et de la vie chère, et que ces élections n'ont pas de portée politique.

La France contemporaine penche toujours plus à gauche et rien jusqu'à présent n'a pu arrêter cette course à l'abîme, qualifiée de marche au Progrès. Ce qu'écrivait le Temps, le 5 juillet 1909, reste toujours vrai : « la bataille contre le cléricalisme » a été « la grande affaire républicaine pendant trente années ». Cette guerre religieuse continue. Il est bon de s'en rappeler les grandes dates.

En 1880, suppression du repos dominical et création des collèges et lycées de jeunes filles;

En 1881, laïcisation des cimetières;

En 1882, laïcisation de l'école primaire, des tribunaux, des hôpitaux et de l'assistance publique;

En 1884, institution du divorce;

En 1889, imposition du service militaire aux clercs;

En 1890, mesures fiscales spéciales contre les congrégations;

En 1901, suppression de l'enseignement congréganiste et des congrégations;

En 1904, le monopole des inhumations est retiré aux paroisses et attribué aux communes;

En 1905, le Concordat est dénoncé et tous les biens d'Eglise sont spoliés.

Et depuis lors, par le jeu normal des lois laïques, la France se déchristianise un peu plus chaque jour.

Voilà l'œuvre du Peuple Souverain armé du suffrage universel! Autant que quiconque, nous nous réjouissons du mandat donné à M. Poincaré pour sauver le franc, mais il ne faudrait pas que ce bien immédiat cachât la vue du grand mal qui emporte la France.

Et la démocratie politique — le Peuple soi-disant souverain — est radicalement incapable de guérir un pays de ce mal là, dont il mourra si un jour une réaction énergique n'oriente à droite toutes les institutions de gauche.

♦ M. Streseman y est allé, à Heidelberg, d'une petite leçon de haute politique. A l'en croire, Bismarck n'était rien moins que belliqueux.

Voyez donc avec quelle modération il a exploité les succès militaires de l'Allemagne en 1870! Le gouvernement français de l'époque s'attendait, de la part de la Prusse, à des conditions de paix beaucoup plus dures que celles qui lui furent soumises. Mais voilà, le Chancelier de fer était convaincu que des conditions plus dures eussent irrémédiablement empoisonné l'état d'esprit de l'adversaire vaincu. Et il voulait la collaboration pacifique des nations...

Et l'application du précédent à l'actuelle situation de l'Allemagne fut faite incontinent par le disciple de Bismarck. Que les Alliés, la France surtout, se le tiennent pour dit!

Ce bon M. Stresemann, qui joue évidemment toutes les cartes qu'il croit utile à son pays — et qui donc le lui reprochera? — a oublié de rappeler à ses auditeurs que le mardi, 12 novembre 1918, quand Erzberger rentra à Spa au Grand Quartier Général des armées impériales, on s'y montra extrêmement satisfait des conditions obtenues. Elles dépassaient tout ce qu'on avait pu espérer, lui fut-il déclaré.

Comment imaginer, en effet, modération plus extrême, que celle des artisans de la plus grande victoire militaire qu'ait connue l'Histoire?

En 1870, Bismarck a très exactement réalisé ses vues. A faire davantage, il eût gâté son œuvre.

En 1918, les Alliés n'ont pas su exploiter leurs succès militaires dans l'intérêt de la paix européenne troublée par l'agression allemande. Pour réaliser leurs vues à eux, c'est-à-dire pour délivrer une bonne fois l'Europe du danger prussien, ils eussent dû exiger bien davantage, et surtout, rester fermes et unis en face d'un vaincu trop épargné et qui allait bien vite se ressaisir et relever la tête, encouragé par les hésitations et les divisions de ses vainqueurs.

En 1870, Bismarck voulut la guerre, la gagna, et gagna la paix.

En 1914, l'Allemagne voulut la guerre, la perdit, mais... gagna la paix.

La leçon de haute politique bismarckienne à donner aux Alliés est quelque peu différente de celle administrée par M. Stresemann. Si les Alliés, qui ont eu Foch pour gagner la guerre, avaient eu un Bismarck pour gagner la paix, l'Allemagne unie sous l'hégémonie prussienne n'existerait plus...

♦ Grande et belle manifestation de scoutisme catholique à Malines. Quel enthousiasme, quelle ardeur, quel juvénile élan, quelle belle jeunesse à la Foi vibrante, quel ordre et quelle discipline! Il n'y a qu'à féliciter chaudement tous ceux qui se dévouent à promouvoir le scoutisme catholique en Belgique.

La formule scout peut aider très efficacement à la formation de la jeunesse à la condition, évidemment, que l'on n'aille pas s'imaginer qu'elle révolutionne les méthodes traditionnelles de l'éducation chrétienne et qu'elle apporte du nouveau quant à la conception catholique de la formation du caractère et de la volonté.

Sous la chemise kaki sourdent et fermentent toujours les mêmes et éternelles passions qu'il s'agit de discipliner, hat toujours le même cœur qu'il faut armer pour les luttes de demain, et toujours la même âme que, seule, une vie surnaturelle intense peut épanouir pleinement.

Il ne faudrait pas que des mots étranges (et même assez... étranges parfois), une certaine mise en scène, des détails de discipline, etc., etc., toutes choses dont nous ne vions d'ailleurs pas le moins du monde l'utilité relative, en arrivent à faire concevoir le scoutisme comme on ne sait trop quelle super-formation, alors qu'il n'est — bien pratiqué et sans en exagérer le côté formaliste — qu'un moyen tout moderne, au goût du jour, de mieux appliquer les grands principes de la formation chrétienne. Le scoutisme, pour nous catholiques, ne peut être qu'une méthode pour rendre plus attrayante et plus aimable la pratique de l'éducation chrétienne, adaptée aux conditions de la vie contemporaine.

Jeanne d'Arc

et Nicolas de Flue⁽¹⁾

Quand des grands hommes et des héros, l'on affirme qu'ils sont immortels, cela ne veut pas dire seulement qu'ils appartiennent à l'histoire; cela veut dire quelque chose de plus :

Une vie, c'est un être en action. Plus elle est immuablement concentrée sur une idée, plus augmentent sa puissance dynamique et sa force agissante qui, survivant à l'individu, se projettent, à travers le temps et l'espace, — multipliées par tous les foyers qu'embrase leur lumière, par tous les échos que suscite leur clameur, par toutes les vocations qu'éveille leur exemple, par tout ce qu'elles provoquent de sentiments, de pensées et de gestes, — jusque dans l'éternité. Le héros, le grand homme, c'est-à-dire tout être dont l'action se concentre immuablement sur une mission, une œuvre, une idée, n'est donc pas seulement un nom recueilli dans des annales, un tableau suspendu dans un musée, un livre catalogué dans une bibliothèque, une découverte enregistrée dans un laboratoire : c'est un esprit qui, au milieu de nous, continue de vivre et d'agir, plus complètement, plus intensément, plus universellement encore que durant son existence charnelle, — avec une conscience absolue des fins dont il n'avait qu'entrevenu les sommets en son passage à travers la vie humaine.

Nous entrons ici non point dans l'inconscient, — cet égout collecteur où certaine philosophie moderne déverse tout ce qu'elle est impuissante à comprendre, — mais dans l'inconnaissable, c'est-à-dire Dieu. Car il arrive une heure où l'intelligence doit abandonner la foi dans le progrès indéfini, — cette idolâtrie, — comme celle en l'évolution explicative de l'univers, — ce matérialisme, — pour se hausser à la conception de la Providence. « Au commencement était l'action », disent avec Faust les pragmatistes. Nous affirmons, nous : « Au commencement était l'intelligence. » L'intelligence a engendré l'action, car « rien ne pouvait être fait, ne pourra jamais être fait sans elle ».

Les grands hommes, les héros, — nous devons maintenant ajouter les saints, — ce sont des émanations plus ou moins parfaites, plus ou moins conscientes, de l'Intelligence première et providentielle. Leur intelligence à eux n'est qu'une grâce : ce n'est jamais pour eux qu'ils la reçoivent, mais pour leur mission. Ils demeurent, pour emprunter cette image à la théologie mystique, des vases d'élection façonnés à recevoir une lumière qui les consumera en éclairant : des « phares », comme les appellera Baudelaire. Mais le rayonnement, l'intensité de la lumière dépendent de l'huile que ces vases contiennent. Moins cette huile est pure, plus elle est mêlée d'orgueil et d'égoïsme, moins longtemps et loin aussi rayonnera la lumière, jusqu'à s'obscurcir et s'éteindre sous le poids de la fumée.

L'intelligence rayonne déjà bien loin, quand elle a pour support la connaissance et l'expérience, le travail et la volonté, le talent et le génie : il faut la comparer à ces hautes collines qui, posées entre la montagne et la plaine, se voient de partout et servent à mesurer l'espace; — alors, les immenses paysages semblent tourner autour de ces belvédères immobiles, comme la jante et les rayons autour du moyeu. Mais le désintéressement, l'esprit de sacrifice, la foi en son œuvre et en sa mission, élèvent l'intelligence au niveau de ces montagnes calcaires dont les sommets dominent nos champs, nos cités et nos vies comme des puissances protectrices. Mais la foi en Dieu, la pureté du cœur, la domination et l'abandon de soi-même, l'exaltent à la grandeur et à la

splendeur des glaciers : la blancheur est déjà une clarté. Voilà pourquoi le héros dépasse le grand homme, le saint dépasse le héros. Le grand homme est le résultat, la récompense du travail humain, dans la continuité de son effort : il apparaît aux âges de recueillement et de labeur pour faire la moisson des sciences et des arts lentement mûris; les grands hommes, ce sont aussi, dans les parcs de nos civilisations, les statues posées au centre des perspectives. Le héros ne surgit qu'à une heure de crise, pour tuer un monstre, délivrer une vierge, défendre un trésor; — pour donner à un peuple son exemple, son mot d'ordre à une génération; — apparition momentanée, « mort éblouissante et brève », le temps de faire un geste en prononçant une grande parole, de sauver une cause en se sacrifiant. Mais, élu directement par Dieu, appelé par Dieu dans la foule ou dans le désert, renonçant au monde et à soi-même pour consacrer à Dieu, non seulement sa mort mais sa vie entière, le saint entre dans sa vocation, lorsque la cause à sauver, le trésor à défendre, n'est plus seulement de la terre, de la chair, ou même de l'esprit, mais, — aux siècles de grande anarchie, de grandes erreurs, et de grande corruption, — des âmes. Ainsi, dans l'anarchie, dans les erreurs, dans la corruption du Moyen âge en décadence, a été, génie certes, héroïne surtout, mais sainte d'abord, suscitée Jeanne d'Arc.

II

Quand une civilisation s'est usée, quand ses formes se dessèchent sur du vide et se décomposent; quand une époque, une société, un peuple ont perdu la foi en eux-mêmes; quand, épuisés par la guerre, la révolution, les épidémies, les famines, accablés d'un passé qu'ils portent comme un fossyeur porte un cercueil sur ses épaules, tourmentés par un obscur avenir dont la gestation n'est qu'une nouvelle douleur, fatigués du travail et de l'effort, trompés par leurs conducteurs spirituels et temporels, déçus par tous les espoirs, las enfin de cheminer, — cette époque, cette société, ce peuple jettent l'outil avec l'épée et le livre, pour se coucher au revers du chemin, sur une terre en friche et devant un ciel noir; — quand, démolis par le désordre, bouleversés par l'anarchie, ruinés jusque dans leurs fondements par la corruption des mœurs et les corruptions pires encore de l'esprit, rien ne semble pouvoir les sauver, ni les forces de conservation, ni les forces de révolution, ni les lois, ni les gouvernements, ni même l'Eglise, — alors, le grand homme, le héros, le saint apparaît.

C'est en de telles circonstances qu'une paysanne de dix-sept ans à peine, une bergette, une pucelle, ayant ouï des voix célestes, a quitté son village pour sauver la France et l'Eglise, — et qu'elle les a sauvées.

* * *

Jeanne, revêtue de son armure blanche, est entrée à cheval, l'étendard à la main, dans une époque malade, — ce Moyen âge finissant, intermédiaire entre le Moyen âge authentique et les temps modernes, — une société en décomposition, — la société féodale et chevaleresque, — un peuple à l'agonie, — le peuple de France. Elle y est entrée comme le printemps pénètre avec sa lumière et sa chaleur dans l'hiver; — et l'hiver pourra se défendre, avoir des retours et ce que nous appelons, nous autres Romands, des rebuses : il est définitivement vaincu, mythe du dragon tué par le héros.

(1) Conférence faite à Berne.

Rappelons d'abord les faits apparents, extérieurs :

Depuis Charlemagne, l'Europe avait véritablement formé une unité, unité de foi, d'esprit, de pensée, de doctrine et d'art, un ordre social, un ordre politique : le monde chrétien, — tellement que le XII^e et le XIII^e siècle marquent peut-être le point culminant de la civilisation européenne : une cathédrale, l'Eglise, — soutenu par deux puissants contreforts, le roi de France et l'empereur.

Au moment où Jeanne d'Arc, obéissant à ses voix, chevauche vers le roi de France, depuis longtemps le Saint-Empire a cessé d'être le symbole du monde chrétien dans son unité politique : à combattre le pouvoir spirituel, le pouvoir temporel s'est usé, il n'est plus maintenant qu'un nom, une façade, un apanage des Habsbourg. Mais l'autre contrefort, le plus solide et durable ? mais le roi très chrétien ?

Grande pitié : le royaume que les Capétiens avaient mis tant de génie et de patience à édifier, voici que leurs cadets, les Valois, sont en train de l'aliéner morceau par morceau. Il y a deux rois en France : un enfant, usurpateur, étranger, anglais ; puis le roi légitime, adolescent nonchalant, méfiant, désabusé, qui croit à peine à son droit, doute même de sa légitimité, de sa naissance : Charles VII. Que lui reste-t-il ? Les Anglais tiennent tout : leur colonie de Guyenne, la Bretagne, la Normandie, la Flandre et ses villes riches et rebelles, Paris et l'Île de France, — le Nord et l'Ouest. L'Est est au duc de Bourgogne, le grand duc d'Occident, un Valois apanagé, qui de son apanage veut faire un royaume, et pour cela conspire contre le chef de sa race, et signe avec les Anglais un traité d'alliance. L'Anglais et le Bourguignon ont refoulé, pressé, coincé le roi de France dans le centre, au sud de la Loire ; il risque même de perdre ce lambeau : Orléans, la clé de la Loire, est assiégé, va être pris, — tant que Charles VII médite de tout abandonner, de se réfugier dans les Alpes dauphinoises, de s'exiler en Italie ou en Espagne, voire en Ecosse.

Autre grande pitié : l'Eglise. Le schisme d'Occident est à peine fini. Jusques au concile de Constance, il y a eu deux et même trois papes, celui de Rome, celui d'Avignon, celui du concile enfin, ou de Pise. L'Eglise, qui souffre dans son chef, est corrompue dans son corps, paralysée dans ses membres. Le principe d'autorité n'existe plus ; l'unité catholique semble brisée ; les hérésies renaissent et menacent : les Hussites, vainqueurs du légat pontifical, tiennent la Bohême, vont envahir l'Allemagne. Les mœurs du clergé sont à scandale aux croyants et aux peuples ; la politique accapare la hiérarchie ; la scolastique, c'est-à-dire toute la théologie, toute la doctrine, se stérilise en se subtilisant à l'infini, raisonne dans l'absurde, devient un procédé mécanique.

Grande pitié enfin du peuple et de la terre. La guerre de Cent ans a détruit l'unité nationale ; c'est le désordre et l'anarchie. Les villes passent de mains en mains, sont occupées, pressurées, ruinées. Des bandes ravagent les campagnes, incendient les villages, massacrent, torturent, volent et violent. Les paysans pren-

nent la fuite, se réfugient au fond des bois, s'entassent avec leur bétail dans des cavernes. Et voici venir la peste noire qui, dès 1348, ne quittera presque plus la France...

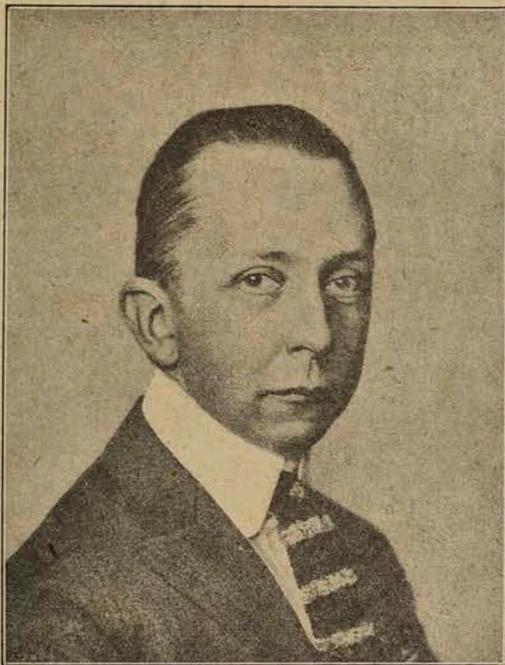
Mais les faits ne sont que les symptômes d'un mal intérieur, plus profond, plus incurable, qui rongé les racines dans la terre, les esprits dans la nation, dans la chrétienté les âmes. Un grand homme peut restaurer l'ordre, un héros peut chasser l'étranger ; mais, pour guérir un tel mal, il faut un saint, — ou une sainte.

Ce mal, essayons de le diagnostiquer ; aussi bien offre-t-il de grandes analogies avec le romantique mal du siècle, mais surtout avec celui dont le monde souffre actuellement, depuis la guerre, — car, s'il est des époques saines, il est des époques malades : toutes, se ressemblent ; mêmes causes, mêmes effets.

Lassitude, inquiétude : les deux symptômes les plus apparents. Ils affectent les nerfs et les cerveaux. On sent qu'un monde est fini, qu'il ne peut plus être sauvé, que les événements sont dirigés par une fatalité contre laquelle il est vain d'arquer les reins et de raidir les bras. Une civilisation s'épuise, vidée de toute sa substance : il n'en reste que des formules, cosses qui ne nourrissent plus les esprits, et que tout un poids mort de notions acquises, d'expériences faites, d'illusions perdues. Mais si chacun se rend bien compte qu'un monde, une civilisation, une société sont en train de pourrir, personne encore ne voit poindre l'aube d'une amélioration, d'un changement, d'une époque nouvelle. On vient de quitter la côte, on est en plein océan ; les vagues secouent le navire, on a le mal de mer, et l'on reste sans boussole, ignorant où l'on est, si demain l'on découvrira l'Amérique ou se brisera sur des récifs. Voilà pourquoi après la lassitude, c'est l'inquiétude, un mécontentement général et l'ennui. L'ironie amère ; les grosses gaietés bruyantes, bouffonnes, et obscènes ; puis le scepticisme triste, le désespoir silencieux, la résignation inerte ; et, par intermittences, des convulsions, des révoltes, des crises de haine, de destruction, d'anarchie.

Le pire, c'est que la foi manque. Elle manque, et les hommes manquent aussi. On constate un affaiblissement des volontés, un abaissement des caractères. Dans le désordre et le désastre universels, chacun ne pense qu'à soi, à se sauver, lui et les siens, ou à profiter des circonstances. De là cet égoïsme âpre et cruel qui sacrifie tout autour de lui. De là ce matérialisme dont la vague immonde reflue sur tout, couvre tout de son écume, même les choses les plus sacrées. Puisqu'il n'y a rien à faire, jouissons de notre reste ; rejetons les vieilles idées avec les vieux habits, la morale avec les lois ; — et amusons-nous ; aussi bien serons-nous, le soir, égorgés par un soudard, étouffés par la peste noire. Et c'est la corruption générale des mœurs.

Dissociation de la société. Plus aucune autorité sociale, politique, religieuse ne remplit sa fonction, ne demeure à sa place. La hiérarchie est bouleversée, la table des valeurs brisée, le principe d'autorité sapé à sa base. La division règne partout. Les anciennes générations ne comprennent plus les nouvelles, grave



Le Comte Gonzague DE REYNOLD.

Pèlerinages à Lourdes

avec arrêts à PARIS (Montmartre) et PAU ; excursions à GAVARNIE et BIARRITZ ; et retour par LISIEUX.

Départs : 27 mai, 17 juin, 8 et 29 juillet, 12 août, 2 et 23 septembre 1928.

Inscription et renseignements : M. EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

symptôme; les unes se servent bien des mêmes mots, parlent bien le même langage que les autres, mais le sens est différent. Il y a divorce entre le peuple et ses élites. L'aristocratie, qui devait soutenir l'autorité, se ligue contre elle; elle s'appauvrit, et les nouveaux riches s'asseyent dans son luxe, sur sa ruine. Les raffinés, les artistes, cherchent à s'abstraire de leur temps, se cantonnent dans le culte exclusif d'un art formel et compliqué, jeux de rimes, quintessences de sentiments, allégories obscures, galanteries précieuses. D'autres, les rêveurs, courent le nez en l'air après des utopies et culbutent dans toutes les ornières. Les théologiens se disputent à coups de syllogismes d'abord, à coups de poings ensuite. Tous les grands corps constitués pour le développement de la pensée, l'Université la première, moulent à vide dans le moulin de la routine, et perdent toute influence, tout pouvoir sur les esprits. D'ailleurs, entre ceux qui détiennent le pouvoir de fait, traditionnel, officiel, et ceux qui détiennent le pouvoir impondérable de l'esprit, qui représentent les idées nouvelles et les temps nouveaux, la foi rajeunie et l'individualisme, une lutte à mort est engagée dont l'épilogue sera le procès, la condamnation, le supplice de Jeanne sur la place du Vieux-Marché, à Rouen.

Dissociation enfin dans l'individu, et nous touchons ici à la racine du mal. Toute époque saine, toute civilisation complète crée un type d'homme achevé, dont les facultés, celles de l'esprit et celles du corps, sont en équilibre. — un type d'homme bien à sa place dans une société qu'il soutient et qui, à son tour, l'éduque et le développe : le citoyen romain, par exemple, le chevalier du Moyen âge, l'honnête homme du XVII^e siècle. Mais, aux époques malades, sous le signe du désordre et de l'anarchie, l'équilibre intérieur de l'homme est rompu. Dans l'individu, ou bien les passions, les instincts, l'égoïsme féroce, le besoin de jouir, se ruent sur les parties hautes, la raison, l'intelligence, la volonté, les terrassent, les réduisent en esclavage; ou bien, au contraire, les énergies physiques s'atrophient aux dépens de l'intelligence, de l'esprit analyste, critique et sceptique, de l'imagination, de l'hypermotivité. Le premier phénomène se constate surtout dans la masse; le second affecte une minorité de raffinés, d'artistes et d'intellectuels.

Et, comme sœur Anne, — qui est ici un symbole, — monte en vain au sommet de la tour, et ne voit rien venir, comme toute cette activité, cette agitation, sans but, se dévore elle-même; comme tous ces plaisirs, ce bruit, ce luxe, ces grosses joies, ces grand'chères fatiguent, écaurent, avilissent; comme rien ni personne n'est en sécurité; voici que surgit de partout l'idée fixe, l'image de la mort.

L'idée de la mort inspire toute la littérature, chansons et sermons; farces et mystères. C'est, dit M. Lanson, l'idée de la mort qui, sous le poids écrasant des misères, dans l'anarchie morale et religieuse, s'exaspère en un sentiment aigu de l'anéantissement de la chair. La mort, idée centrale du dogme chrétien, se détache de plus en plus de toutes les croyances qui lui donnent sa haute moralité et sa vertu consolante pour devenir une horreur matérialiste de la fin fatalement assignée aux voluptés égoïstes; terreur des grands, des riches, de tous ceux qui ont et qui jouissent; revanche des petits, des meurt-de-faim, de ceux qui manquent et qui souffrent, dont elle adoucit le désespoir par la satisfaction qu'elle donne à leur férocité égalitaire, la mort inexorable, universelle est un thème que tous les écrivains représentent à leur tour; lieu commun, sans doute, mais lieu commun non banal, où débordent la pensée intime, obsédante de chaque âme.

L'idée de la mort inspire et transforme l'art, l'iconographie, la liturgie, la religion. Au christianisme idéalisé, immatériel, suave et spiritualiste du XIII^e siècle, qui enseigne par la représentation du trépas l'immortalité, la béatitude et le ciel, — succède un christianisme réaliste, angoissé, pathétique et macabre, qui se plaît à montrer la mort dans toute son horreur. L'art au XV^e siècle, c'est l'art des Passions où le corps du Christ apparaît dépouillé, souillé de crachats et de sang; l'art qui invente, à côté de la Passion du Christ, celle de la Mère, et le symbole du cœur transpercé de sept glaives; l'art des enfers, des purgatoires et des derniers jugements; l'art surtout des tombeaux sur lesquels on voit, au lieu des élégantes et sereines figures qui semblent dormir,

des cadavres en train de pourrir, dont le ventre fendu laisse sortir de longs vers.

Le XV^e siècle est tout entier dans la danse macabre où la mort, souveraine du monde, ricane derrière le prie-dieu du pape, le trône du roi, le siège armorié du duc; pénètre dans la salle de bal, conduit vers les tombes ouvertes et noires le cortège hiérarchisé d'une société agonisante, au son d'un tambour dont les baguettes sont deux os.

III

La France allait-elle donc mourir? mourir politiquement, partagée entre l'Anglais et le Bourguignon? mourir intellectuellement et moralement, ce qui est pour une nation, pour une race, la mort définitive, sans espoir de résurrection? Elle était si bas tombée qu'il n'y avait plus pour elle que cette alternative: se renouveler — ou périr. Elle était si bas tombée, si déchu, dans l'impuissance totale de son roi, de ses lois, de sa hiérarchie, de ses autorités, de son peuple même, — qu'un génie seul encore la pouvait relever: un grand homme de guerre pour la déhivrer de l'étranger, un héros pour incarner son esprit, un saint pour incarner son âme. Jeanne d'Arc fut ce génie, — guerrière, héroïne et sainte.

Une première force en elle s'est incarnée: le peuple. Jeanne est une fille du peuple. Le véritable peuple, c'est-à-dire une race pure et stable, enracinée dans une terre, modelée par une histoire, des traditions, des institutions, une foi religieuse; — non pas ces masses errantes, flottantes, coupées de leurs racines, détachées de leurs traditions, sans terre, ni cité, ni foyer, ni foi, pour lesquelles le mot de patrie, de famille même n'a plus de sens, qui ne pensent ni à leurs pères, ni à leurs enfants. Ces masses, donnez-leur tous les noms que vous voudrez, mais ne leur donnez pas celui de peuple, c'est-à-dire communauté d'hommes fixée sur la même terre; et surtout, n'en attendez rien que de la destruction, de l'anarchie, et de l'impuissance, s'il s'agit de reconstruire.

Fille du peuple, — née dans la France de la France, c'est-à-dire dans le domaine royal, non pas en Lorraine, mais en la Marche de Lorraine, — née d'un paysan et d'une paysanne, vieux terriens, non pas serfs mais libres, elle, vaillante chrétienne, lui, homme considéré dans son village; élevée dans cette atmosphère formée par un triple amour traditionnel pour la terre, pour le roi, pour l'Eglise et Dieu; elle condense, et c'est la seconde force, elle précise, elle fait passer de puissance en acte les instincts, les besoins, les aspirations inconscientes de sa race; elle en incarne, en un tel moment, elle en proclame la vitalité, la volonté de vivre.

Car les régimes, les sociétés, les civilisations elles-mêmes sont caduques et transitoires; mais les races, les peuples ont en eux de l'éternité. Il faut que les civilisations, les sociétés, les régimes passent et changent, pour que les peuples demeurent, pour que, se renouvelant, ils vivent. C'est une loi que le vieux Malherbe exprime en ces vers dénués d'ornements, ayant la plénitude d'un axiome:

*Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel;
L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure,
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.*

Les hommes passent, les peuples durent. Tant qu'un peuple a la volonté de vivre, même dans la défaite, l'invasion, l'asservissement, le partage, la mort, — il vivra: la Pologne. Son corps, c'est-à-dire son indépendance politique, il peut le perdre; tant qu'il aura conservé son âme, c'est-à-dire son génie propre, son esprit, ses traditions, ses mœurs, le sentiment national, le sentiment de son droit à l'existence, — il vit; si profondément qu'il soit ligoté au fond d'un tombeau, avec une épitaphe, la trompette sonnera de sa résurrection. Tant qu'un peuple se sent à ce point une âme immortelle, les gouvernements peuvent le tromper, les factions le déchirer, les ambitions le trahir; ses institutions peuvent faire faillite, ses autorités politiques manquer à leur

devoir, ses autorités sociales manquant à leur mission : rien n'est encore perdu. La conscience populaire, — et nous n'employons pas ici un cliché de phraséologie démocratique, — la conscience populaire, qui n'est pas dans le corps électoral, mais qui est dans la terre, qui est bien plus la voix des morts que celle des vivants, — car une génération entière peut se tromper, — la conscience populaire agit comme une sève sous un amas de débris : sur la cité détruite elle fera grandir la forêt. La conscience populaire, qui est besoin d'ordre et d'autorité, d'indépendance et de bien-être, qui est bon sens et mysticisme, optimisme quand même et volonté de vivre, travaille et cherche au hasard une issue. Elle suscite des résistances locales, elle ébauche des mouvements confus ; elle se fait chanson, elle se fait légende ; elle relève un étendard sur une cité, envoie une foule en pèlerinage ; elle retrouve une prophétie, elle invente un miracle ; elle rouvre des sépultures, elle se taille des images ; elle inspire, un jour une multitude, le lendemain un poète isolé ; elle parle par la bouche des vieillards ou par celle des petits enfants ; elle devient une foi, un espoir, jusqu'à ce que soudain, elle trouve son issue, elle trouve son incarnation, — sa Jeanne d'Arc.

Tout alors, en effet, dans le peuple de France, rendait nécessaire, préparait, annonçait Jeanne. Les divisions du royaume, le poids de l'étranger, la menace de voir avec la Bourgogne renaître la féodalité, donnait à ce peuple, par réaction, une plus grande conscience de la patrie et de son unité. Mais une autre conscience : celle des maux dont souffrait l'Eglise, faisait en lui la foi plus ardente, plus nostalgique, plus vive, plus mystiquement agissante. Le salut de la France fut d'avoir confondu sa cause avec celle de l'Eglise et d'avoir ainsi reconstitué en elle l'unité du monde chrétien. En redonnant à son peuple le fier sentiment de sa mission providentielle, Jeanne d'Arc a renouvelé le patriotisme français, car un patriotisme a toujours besoin, pour se maintenir et se fortifier, d'une raison d'être, quelle puissance dans un peuple qui a cette conviction d'être un instrument de Dieu !

C'est ainsi que Jeanne a condensé, personnifié, mis en acte son peuple avec son génie propre, sa volonté de vivre, sa foi religieuse, trois forces irrésistibles de défense et de rénovation. Et, tout de suite, le peuple de France s'est reconnu en elle. Car c'est la caractéristique du héros, cet accord spontané, mystique, entre lui et son peuple. Vous le reconnaîtrez à ce signe, et à cet autre qui le vérifie par contraste : le désaccord entre le héros et ceux qui détiennent le pouvoir. Non seulement Jeanne a, contre elle, amené l'Université et tous ces Français, évêques, diplomates, légistes ou grands seigneurs, qui avaient lié partie avec l'Anglais, — le tribunal de Rouen, — mais encore elle s'est, auprès du Roi lui-même, dans ses conseils et dans son entourage, heurté à des méfiances, des hostilités bien proches de la trahison. Car le héros est envoyé pour confondre la sagesse des sages et la prudence des prudents. C'est pourquoi la politique redoute les héros et s'organise à l'avance pour n'en jamais avoir.

Mais par dessus les politiciens, les gouvernements, les prudents et les sages, il s'établit entre le héros et son peuple, sa race, sa terre, une sorte de résonance électrique : le héros, c'est celui qui, en actes et paroles, exprime ce que le peuple sent.

Pour être ce qu'elle a été, pour faire ce qu'elle a fait, il ne suffisait pas que Jeanne fût une héroïne : il fallait encore qu'elle fût une sainte.

Un saint, une sainte, comprend-on aujourd'hui ce que cela signifie et surtout ce que cela exige ? Pour beaucoup d'esprits qui veulent être modernes, c'est-à-dire tout réduire à des phénomènes physiques, et auxquels la physiologie, la psychologie et surtout la psychanalyse, — cette pseudo-science de décadence, — ont enlevé la notion de volonté, de responsabilité, de libre arbitre, d'âme et de morale, — un saint est un exalté, un anormal, un hystérique d'une espèce, — comment s'exprimer ? — supérieure. Il s'est trouvé des esprits pourris de culture et de scepticisme, pour expliquer Jeanne d'Arc par l'hystérie et par l'idée fixe. Mais, ici, cette question : avez-vous jamais pu supposer un instant qu'une grande œuvre historique, une mission dont les étapes sont l'entrevue de Chinon, les victoires d'Orléans et de Patay, le sacre de Reims, l'offensive sur Paris, l'effort de Compiègne, le procès et le bûcher de Rouen ; — qu'une entreprise sans laquelle eussent été impossibles les événements qui rendirent la France au roi de France ; que tout cela fût l'œuvre d'une intelligence malade, d'un cerveau détraqué, d'une volonté viciée, de nerfs exacerbés ? Ce serait déclarer que tout ce qui fait la supériorité,

la dignité, l'honneur, la grandeur et la gloire de l'homme, relève de la clinique ; que, par conséquent, pour être un homme normal, il faut être une brute.

Une telle attitude, si peu scientifique, dénonce encore une autre ignorance : celle, totale, de ce qui fait la sainteté. Un saint, — une sainte comme Jeanne, — n'est pas un exalté, au contraire. Le saint est un être normal ; le saint est sain. Le saint a la tranquillité, la simplicité, l'humilité d'un homme en parfait état d'équilibre physique et mental. Il est plein d'indulgence et de bonne humeur : le vrai saint est toujours gai, parce qu'il possède la paix intérieure. Il n'a jamais les nerfs malades. Sa volonté domine ses passions ; il n'est même saint que par cette domination, cette victoire, — indice d'une haute et forte santé spirituelle. Son mysticisme est à base de réalisme. Ce n'est pas un utopiste, c'est un constructeur ; il a des visions parfois, mais il n'est pas un visionnaire ; il est toujours le plus redoutable adversaire des superstitions. Il est fait de raison, d'intelligence et de charité. Il connaît admirablement les hommes, il a le sens du possible et des moyens à employer. C'est presque toujours un grand organisateur et un grand entraîneur. Il argumente comme un philosophe et il s'élève au lyrisme des poètes. Il a le respect de la vie, l'amour de la nature, car il voit en elles les œuvres de Dieu : le grand saint est presque toujours aussi un grand artiste. Sa vie est son chef-d'œuvre, et il en fait une eurythmie perpétuelle, par ses efforts quotidiens vers la perfection. En résumé, le saint est le contraire de l'hystérique et de l'anormal : aucun nom ne concrétise mieux l'homme complet, parfait et fort, que ceux d'Augustin, d'Ambroise, de Jean Chrysostôme, de Boniface et de Benoît, de Thomas d'Aquin et de Bernard de Clairvaux, — que celui enfin de Jeanne d'Arc.

Nous connaissons Jeanne de tout près, par toutes sortes de témoins et de témoignages. Petite paysanne, humble, douce, éduquée, elle n'est peut-être pas très jolie de visage, mais bien faite de corps, et robuste, et dépourvue de nerfs. Elle a de sa race les qualités de bon sens, de bonne humeur, de clarté, de vivacité, qui sont le contraire du mysticisme, — du moins aux yeux des gens qui donnent à ce mot le sens d'une maladie. Elle a l'esprit français avec son réalisme, sa logique et son besoin d'ordre. Sa vertu, c'est la volonté ; son génie, c'est le sens politique, — cette forme la plus élevée du sens pratique : elle a préparé la réconciliation du roi de France avec le duc de Bourgogne qui va rendre possible l'expulsion des Anglais ; son génie, c'est encore le sens stratégique : ses plans de campagne, ses dispositions de combat, la promptitude et la justesse de ses décisions, son esprit d'offensive et son art dans l'emploi de l'artillerie, ont émerveillé de grands capitaines, comme Xaintrailles, Dunois, le maréchal de Richemont. Et, surtout, elle est sainte : elle a un sens inflexible de la justice et de la vérité ; mais elle a d'abord cette puissance infinie de la chasteté, de la foi. Dans un siècle de corruption, d'incrédulité, d'égoïsme, au seuil de la Renaissance et aux portes de la Réforme, elle incarne ces deux vertus qui sont les vertus dominantes des saints, parce qu'elles manquent généralement, — héros et grands hommes souvent compris, — à presque tous les hommes.

C'est pourquoi les peuples ont encore plus besoin de saints que de héros.

La France a eu besoin de Jeanne d'Arc, sa patronne, comme la Suisse a eu besoin de Nicolas de Flue, son patron.

Ils appartiennent l'une et l'autre, la sainte et le bienheureux, au même siècle, Jeanne d'Arc est née en 1412, Nicolas de Flue est né cinq ans plus tard, en 1417. Mais la mission de Jeanne s'accomplit au commencement du siècle, celle de Nicolas s'accomplit à la fin.

Mission d'ailleurs identique : sauver un peuple, non seulement de la mort politique, mais surtout de la mort spirituelle ; — sauvegarder son indépendance d'abord, mais protéger son esprit.

Voilà pourquoi, second trait commun, Jeanne et Nicolas sont les deux saints du patriotisme. La sainteté, ce n'est pas s'abstraire en Dieu exclusivement, se perdre dans une contemplation inactive, stérile, peut-être même dangereuse, — car l'orgueil est une tentation cachée derrière les trop hautes et trop subtiles spéculations théologiques, et l'on s'aveugle à vouloir fixer trop longtemps la lumière ; — la sainteté, c'est aimer Dieu d'abord

et, parce qu'on l'aime, aimer en Lui les hommes, le prochain, une plus ou moins grande part de l'humanité. Jeanne et Nicolas ont aimé leur patrie en Dieu, parce que l'amour de la patrie est un devoir marqué par le quatrième commandement, comme celui d'aimer son père et sa mère; — et parce qu'aux yeux du chrétien, du catholique, la patrie est l'image terrestre et partielle de la Communion des saints qui unit à Dieu, par l'intermédiaire du Christ aux bras ouverts sur la croix, tous les fidèles, vivants et morts.

C'est pourquoi le patriotisme de Jeanne et de Nicolas possède ce caractère religieux qui le dépouille et le purifie des excès qu'on trouve dans tout amour, quand il sort des limites, se fait exclusif, devient ainsi coupable. Ni chauvinisme, ni surtout impérialisme; nulle haine, pas même pour l'envahisseur et l'oppressur. Au procès de Rouen, un juge pose à Jeanne cette question insidieuse: «Croyez-vous que Dieu aime les Anglais?» — Jeanne lui répond qu'elle n'en sait rien, mais qu'en tout cas Dieu ne les aime pas en France, car ils seront tous boutés hors du royaume, excepté ceux qui y mourront. Réponse qui a son analogue dans le conseil, si mal compris parfois, — car on oublie les circonstances qui le rendaient alors nécessaire, — de frère Nicolas aux Confédérés: «Ne vous mêlez pas des affaires des puissants»; ce qu'il faut interpréter: «Laissez les puissants à leurs ambitions et à leurs perfidies, ne soyez jamais les instruments de leurs rapines et de leurs conquêtes; restez ce que vous êtes, et contentez-vous de votre patrie.»

Le patriotisme de Jeanne et de Nicolas, c'est un patriotisme de paysans. Tous deux sont des enfants du peuple, — du vrai peuple, avons-nous dit, du peuple stable, attaché depuis des siècles à sa terre. Ce patriotisme-là n'est point agressif, point ambitieux: il est conservateur, protecteur, défenseur. Le paysan de vieille race ne cherche point d'agrandissement au delà de son horizon naturel, mais il a le sens profond, sacré, de la propriété, de l'héritage. Il connaît trop les peines que la terre exige de ceux qui la cultivent, et combien il faut de patience, de temps, avant qu'on la possède en toute plénitude, pour songer à de grandes acquisitions, à des conquêtes: il ne travaille jamais pour lui seul, mais pour des générations: aux cornes, de sa charrue, il retrouve l'empreinte que les mains de son père et de ses ancêtres y ont laissée. C'est ainsi qu'il s'attache à la fois aux morts et à la nature, et que ce réaliste patient, prudent, volontiers roublard, méfiant et calculateur, devient un mystique, a des visions, entend des voix, car il vit sans cesse en contact avec l'au-delà, le surnaturel, le mystère. Voilà pourquoi les cloches de son église, — ces cloches qui émouvaient Jeanne si profondément, — ces cloches qui sonnent au-dessus de la Présence réelle et semblent rouvrir les tombes du cimetière; ces cloches qui se répercutent dans les calmes et larges rivières de la plaine française ou les montagnes vertes et bleues de l'Unterwald bien fermé, ces cloches de son église sont à la fois pour le paysan les voix confondues de la terre et des morts et de Dieu. Le patriotisme du paysan est fidèle et ne trahit jamais sa cause, ni les légitimes autorités; il est tenace, puissant, actif et silencieux, comme le paysan lui-même, courbé sur ses moissons et ses labours; il n'exige rien que son droit, la liberté, l'indépendance: après être demeuré longtemps passif, longtemps neutre, il les prend quand on les lui refuse et, sans discours, emmanche sa faux au bout d'une perche pour en faire une lance, se taille des masses dans le bois de sa forêt. Mais le paysan n'entreprend jamais la guerre pour la guerre, — car il la hait: il sait trop ce qu'elle coûte; — il l'entreprend, lorsqu'elle est sa dernière ressource, pour la paix, c'est-à-dire pour le travail: c'est pour la sueur de son front qu'il donne le sang de ses veines.

Sainte Jeanne de Domrémi et le Bienheureux Nicolas du Ranft sont intervenus pour sauver leur terre, leur race, leur patrie, des deux plus grands maux qui puissent affliger un peuple: l'invasion et la domination étrangère, la guerre civile. Ils sont intervenus en des circonstances opposées: la France, après les défaites de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, était dans l'abaissement, presque dans le désespoir: il fallait la relever, lui rendre l'espoir, la galvaniser par une guerre victorieuse. La Suisse, après les victoires inouïes de Grandson, de Morat, de Nancy, devenue subitement une puissance européenne, enivrée de ses triomphes et des richesses conquises, traversait une crise d'orgueil et de «folle vie»; les cantons, jaloux les uns des autres, les villes contre les campagnes, se disputaient, couteaux à demi tirés, comme les soirs de grande foire, quand on a gagné trop d'argent, qu'on a trop bu dans les

auberges: il fallait empêcher la guerre, trouver un compromis, faire un geste d'arrêt et de défense, un grand geste pacificateur.

Il y a, dans l'œuvre de Jeanne d'Arc et dans celle de Nicolas, un rapport historique étroit, direct. Au moment où la Pucelle quitte son village pour entrer dans la lutte, le royaume de France a deux ennemis: l'Anglais et le Bourguignon. La mission de la Pucelle fut de chasser l'Anglais. Restait le Bourguignon. Quarante et quelques années plus tard, les Confédérés s'allient au fils de Charles VII, ce roi de Bourges, ce «gentil Dauphin» que Jeanne avait conduit à Reims, — s'allient à Louis XI, et en trois coups de hallebarde, terrassent, brisent, anéantissent le duc téméraire. Au moment donc où frère Nicolas quitte son village pour se réfugier dans la solitude, l'œuvre de Jeanne vient d'être achevée par les Suisses: l'intervention du solitaire, en 1481, consolidait sur de nouvelles bases l'union des cantons augmentés de Fribourg et de Soleure et reconstruisait à jamais la Suisse, comme Jeanne venait de reconstruire la France à jamais.

L'apparition de ces deux saints révèle deux esprits différents et complémentaires: celui d'un grand royaume uni sous une même autorité, d'une grande puissance dont tout le peuple parle la même langue; — celui d'une petite république fédérative que se partagent les langues et les races. Jeanne, patronne de la France, est le champion du droit contre l'impérialisme et les intrigues de la diplomatie: c'est pourquoi elle fait la guerre. Elle l'a fait dans les limites du droit, après avoir sommé les Anglais d'évacuer la France. Son but, c'est de chasser l'étranger, rien de plus: elle ne le poursuivra point dans son île, elle n'exercera point de représailles, jamais elle-même ne frappera un Anglais au cours d'une bataille; la terre reconquise et le droit satisfait, la guerre cesse. Nicolas est le représentant de l'arbitrage et de la charité: il ne fait pas la guerre, il l'empêche; et, pour l'empêcher, il s'interpose entre deux partis prêts à en venir aux mains, avec un compromis longuement réfléchi, préparé, discuté, rendu enfin acceptable par des concessions réciproques.

Ce sont là deux esprits différents, qu'on a crus opposés, qu'on s'est même plu à opposer sottement au cours de la guerre, ne voulant pas voir que chaque peuple a sa mission, qu'il y a Marthe et qu'il y a Marie, qu'il y a Jeanne de France et Nicolas d'Helvétie, et que chacun de ces esprits, chacune de ces missions tend à la même fin suprême et providentielle: la *reconstitution du monde*. Durant la grande guerre de 1914 à 1920, le droit devait triompher, — et c'était la mission de la France; maintenant, la lutte est finie, il s'agit de relever les ruines et d'essuyer le sang: c'est l'heure de la Suisse qui sonne, non pas comme sonnaient jadis les grandes cloches de Reims, mais comme tintaient dans la vallée du Melchtal, la petite cloche, humble et persistante, de la chapelle construite par ceux d'Unterwald pour leur frère et conseiller Nicolas. Baser sur le droit, l'arbitrage, tempérer l'œuvre du droit par la charité, — ce n'est que par cette alliance entre l'esprit de Jeanne et l'esprit de Nicolas, que le monde pourra être sauvé.

Le salut viendra, non pas de l'internationalisme qui est une confusion, un désordre, une anarchie, — mais de la collaboration des peuples, qui est un ordre. Il ne faut pas détruire les patriotismes, car — Jeanne et Nicolas nous le démontrent — ils sont une source vive de vertu, d'héroïsme, de sainteté; il faut les harmoniser. Aucun peuple ne doit se croire l'élu, le favori de Dieu, se placer au-dessus des autres: c'est la tentation de l'orgueil qui, pour une nation, s'appelle chauvinisme, impérialisme. Mais chaque peuple doit être persuadé qu'il a une mission, une mission civilisatrice et providentielle. Cette mission spiritualise le patriotisme, en lui insufflant, comme jadis, au temps où le monde chrétien était une réalité, une âme religieuse. Ce temps, nous avons besoin qu'il revienne. Voir, en effet, dans la formation, l'épanouissement, la suprématie d'un peuple, la résultante de causes exclusivement naturelles, matérielles, — par exemple la supériorité d'une race ou d'une culture; — les considérer comme un enchaînement d'heureuses circonstances, une réussite, un hasard; comme, dans leur échec, leurs défaites, leur décadence ou leur anéantissement, voir l'accomplissement de l'évolution, le jeu des lois physiques et de la fatalité historique, — c'est retomber plus bas que le paganisme, car les païens avaient encore des dieux et des temples dans leurs cités. Un peuple existe et vit pour une fin qui le dépasse; s'il remplit mal cette mission, il en souffre; s'il la trahit, il est châtié; s'il disparaît, c'est qu'il a fait son œuvre. «Les frontières sont sacrées, dit le P. Sertillanges dans son livre sur l'Eglise; mais leur fonction n'est pas de former

entre nous des cloisons étanches : c'est de garder le bien humain ; de fournir aux sentiments des appuis, pour qu'ils s'avancent, en cercles concentriques, de l'intime au lointain, sans oublier que le lointain, en Dieu, est tout proche ; c'est de sérier les devoirs pour les empêcher de se disperser, de tomber à la confusion et à l'anarchie : ce n'est pas d'en faire oublier aucun. »

Voilà pourquoi nous pouvons évoquer ce triptyque : Jeanne d'Arc en armure blanche et frère Nicolas en robe de bure grise, l'une avec son étendard, l'autre avec son bâton, agenouillés à droite et à gauche de la croix où le Christ étend ses bras assez largement pour étreindre l'univers, ouvre assez largement son cœur pour accueillir toute l'humanité.

Gonzague de REYNOLD.

Professeur à l'Université de Berne
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

Variations électorales

I. — Les journaux.

C'est la joie des petits marchands. La recette quadruple. Et pendant que les candidats s'accusent de convoiter l'assiette au beurre, leurs injures, chez des pauvres, mettent du beurre dans les assiettes : à quelque chose... injure est bonne !

C'est la joie des gros actionnaires. Non seulement la vente quadruple, mais les droits d'auteur disparaissent : le journal ne paie plus sa « copie » ; c'est la « copie » qui paie le journal.

Plus grande est la concurrence, plus grands les bénéfices. En temps de paix électorale, chacun de lire son journal seul. En guerre, le service des renseignements a de plus impérieuses exigences, et chacun veut son service. Si mon journal a trois adversaires, il sera acheté quatre fois ; mais s'il en a quatre, bon pour cinq numéros !

Il est vrai que certains journaux appliquent la règle à contrefil, et perdent leur argent avec une libéralité d'autant plus généreuse que leur tirage est plus important : ce sont les journaux fondés par les candidats, et qui ont la durée des roses sans en avoir la beauté.

Cependant ces feuilles éphémères et coûteuses suscitent d'obscurs dévouements. Comme l'une d'elles manquait une fois de « copie », mon cher ami K. écrivit une comédie en trois actes et en vers pour boucher les trous et défendre sa politique. Ce trait d'abnégation a déjà dix-huit ans de date ; mais il y a un vers et demi que je ne saurais oublier. Le candidat radical-socialiste s'écriait :

A moi la grande moche !

Elle est à moi de droit, car je suis plus à gauche !

K. a toujours beaucoup aimé à manier les idées générales : comme philosophie d'une certaine politique, ce n'est d'ailleurs pas si mal ! Et puis K. écrivait sur commande, au rythme de cent vers à l'heure. La fin de son troisième acte n'a jamais paru : son candidat avait été battu avant !

Le mot le plus employé dans la presse, en période électorale, est celui de *réaction*. Comme on est toujours le réactionnaire de quelqu'un, ce succès, au fond, ne serait pas injustifié.

Mais *réaction* est un épouvantail, à l'usage des sots. Et si le nombre des sots est infini, au dire de l'Écriture, cette constatation pessimiste ne perd, au temps des urnes, rien de sa vérité.

Dans les circonscriptions où le rouge trop vif est dangereux, les radicaux s'intitulent modestement républicains, et accablent les simples républicains de l'épithète de *réactionnaires*. Mais un radical, vu de Moscou, n'est plus qu'un blanc fantôme de la réaction éternelle. Et les couleurs, tout comme la justice, changent avec les longitudes, les latitudes, et les rivières...

Homme de droite est encore une expression fort usitée, et l'on fait, dans une certaine presse, une grande consommation de... *sacristies*.

Le vocabulaire hausse chaque jour d'un ton : de très honnêtes gens se traitent de *voleurs*, sans y attacher aucune espèce d'importance. Et on peut s'accuser de *trahison*, sans sortir des bornes de la courtoisie.

Un naïf ayant un jour porté quelques épithètes, qu'il jugeait malsonnantes, devant les tribunaux, une cour d'appel où siégeaient des humoristes inséra dans son arrêt cette formule : « Considérant qu'en période électorale les injures n'ont qu'une portée relative... »

II. — Les affiches.

Ce sont des journaux gratuits, et au même diapason que les journaux payants.

Leur valeur est aussi fonction de leur effet sur l'électeur ; mais cet effet dépend beaucoup moins du texte que de la composition typographique.

Une bonne affiche électorale ne fait point appel à l'intelligence des électeurs, qui n'est qu'une vanité, en se conformant aux règles de la logique. Elle ne touche que les cœurs, et ses véritables ressources sont d'ordre artistique : le secret d'une bonne affiche, c'est d'arracher les votes en tapant dans l'œil...

Les chiffres y ont au moins autant d'importance que les lettres ; et, pour les habiles, ils sont beaucoup plus faciles à manier. On m'a cité le cas de gens qui étaient des spécialistes de l'affiche électorale : par une arithmétique savante, et savamment étalée, ils entraînaient les suffrages des électeurs conscients. Ces gens avaient une longue pratique : ils s'étaient préparé la main en dressant les bilans d'une société qui avait fait faillite et les avait enrichis...

La loi française a beaucoup diminué le pittoresque des affiches en en réglant la pose ; les candidats alignent entre des barres parallèles des opinions qui ne le sont pas ; nul ne sort de son cadre, et cette juxtaposition devient vite d'une désastreuse monotonie.

Jadis, au temps de la liberté, l'afficheur ajoutait son effort d'art à celui du typographe : le candidat de la révolution étalait sa prose vengeresse sur le mur du sous-préfet, et les marches des édifices publics recevaient un tapis bigarré. Les piédestaux des statues étaient particulièrement recherchés ; le grand homme local en voyait de toutes les couleurs ; et les petits ânes, que les paysans confiaient à sa garde les jours de marchés, léchaient voluptueusement la bonne colle gluante...

III. — Les comités.

Les comités électoraux se composent de quelques hommes qui travaillent et d'innombrables « mouches du coche ».

Faire partie d'un comité est une ambition modeste et qu'il est facile de réaliser : les cabaretiers sont membres de droit. Quant aux citoyens qui n'exercent pas cette honorable profession, ils entrent dans les comités de deux manières : les naïfs paient ; et les malins font dire qu'ils ont de l'influence.

Il y a d'ailleurs deux sortes de comités : les comités apparents qui s'agitent et les comités occultes qui tirent les ficelles.

Les comités fournissent aux candidats des encouragements et des idées. Ils sont d'un grand secours contre les indiscrets ; un candidat, harcelé par des questions gênantes, a toujours la ressource de répondre : « J'en référerai à mon comité... »

Mais le véritable travail du comité, c'est la « manœuvre » : « manœuvrer » les électeurs, ce qui n'est rien ; « manœuvrer » les comités adverses, et là commencent les véritables difficultés.

Les pourparlers de comité à comité exigent des ruses d'apaches. Il faut toujours pouvoir démentir en public les gestes compromettants. « Pactiser » assure assez souvent le succès ; mais à

essayer de pactiser : on risque, plus souvent encore, de se casser les reins.

Un candidat est généralement le prisonnier de son comité; mais un élu l'est toujours. Le premier garde la ressource suprême, que le second a perdue, d'abandonner ses troupes. Il est bien entendu que le comité qui continue à surveiller le député, c'est le comité occulte : le comité officiel se dissout dans un banquet...

IV. — Les candidats

Le métier semble rude, mais ce n'est qu'une apparence. S'il en était autrement, on ne trouverait pas tant d'amateurs.

Il n'y a guère qu'une qualité indispensable, et qui est d'avoir un solide gosier, à l'abri des enrôlements... Et encore ! Le système D trouve ici d'ingénieuses applications. Les candidats, ne pouvant être partout à la fois, ont une excellente excuse pour n'être nulle part. Les plus habiles ne se contentent pas de faire faire leurs discours, ils réussissent même à les faire prononcer et à recevoir les injures par procuration. Au surplus, dans une réunion électorale, où tous les citoyens sont uniformément conscients, personne ne peut placer un mot : il n'y a rien de plus reposant, pour un candidat, qu'un chahut bien organisé, les sifflets à roulette lui épargnent des efforts pénibles.

Serrer des mains et donner des coups de chapeau sont des opérations qui n'exigent qu'une gymnastique médiocre. On en est quitte pour se laver et pour acheter un chapeau neuf.

Les scrupules forment le plus encombrant des bagages. Mais comme chaque candidat est bien assuré que les adversaires s'en débarrasseront, il n'éprouve, à les imiter, aucun scrupule... La règle du jeu doit être la même pour tous.

La susceptibilité est déconseillée. Il faut savoir encaisser. Un érudit, qui avait traduit Catulle, était un jour candidat. Un autre érudit, son électeur, qui ne partageait pas ses idées sur la syntaxe latine, l'accusa d'avoir « assassiné Catulle ». Le collège électoral le traita donc d'assassin. Le malheureux latiniste, affolé, tenta de se disculper et de prouver qu'il n'avait pas « assassiné Catulle ». Il fut battu. Que n'avait-il répondu : « Oui, citoyens, il est vrai que, dans ma jeunesse, j'ai assassiné Catulle. Il écrivait en latin : c'est la langue du cléricisme et de la réaction. J'ai abattu ce disciple des Jésuites et je m'en fais gloire ! » Et personne n'aurait plus entendu parler de Catulle...

ALEXANDRE MASSERON.

Jean de Bruxelles et ses amis

Ses livres ne sourient pas. Le *Rosetum* se hérissé de caractères gothiques serrés en colonnes. On ne sait par quel bout le prendre, l'œil cherche en vain quelque avenue qui facilite l'accès.

Entrez d'un grand effort dans cette *Roseraie*, — ainsi faut-il traduire le titre latin, — nulle rose ne s'épanouit, vous vous accrochez aux barbes des boutons serrés dans leur gaine. L'auteur est là qui vous emmène au pas de course, citant à la file ses autorités aux noms étranges, comme un fleuriste trop pressé qui vous ferait défiler devant ses roses, les désignant au passage sans vous laisser le temps de les caresser du regard et de les odorer. Encore les roses ont-elles pour l'ordinaire des appellations gracieuses; mais les auteurs ascétiques, Paphnuces vomis du désert, présentent souvent des consonances baroques.

Bravez, cette impression défavorable, remettez-vous aux mains

du jardinier, demandez à cet ascète ses principes et ses méthodes. Il en a pour tout. Voici les « échelles ». Pour l'examen de conscience, dix degrés; pour la communion, dix-sept degrés; pour la méditation, — c'est la principale, empruntée à « certain docteur Wessel Gansfort, — vingt-trois degrés. Elles ont toutes des traits communs : « le secouement » vous met dans la disposition nécessaire pour les trois phases successives de la prière intérieure, à savoir, le « ressouvenir » de la mémoire, « l'appréciation » du jugement, le « savourement » du cœur.

Ces pages où alternent lignes grasses et lignes grêles vous présentent des « rosaires ». De pareilles lignes grasses se retrouvent dans tout le cours du livre. Ce sont les roses qui ont valu à l'ouvrage son titre fleuri. Admirez comment ces hexamètres résumés en un stique ou deux, un traité, un mystère, une série de points à méditer. Tenez, celui-ci vous donne les sept noms du Saint-Sacrement :

« Eucharis, hostia, synaxis, cibo, po, sacra, donum »
Eucharistie, hostie, synaxe, nourriture, boisson, sacrement et don.

Ce vers est dur? Sans doute, mais voyez comme il est plein. Apprenez-le par cœur, vous avez de quoi nourrir une méditation, une heure durant.

Vous êtes distraité au chœur, tandis que vous chantez avec vos frères les louanges divines? Il y a plusieurs sortes d'attention, aux mots, à la forme, à la fin de la prière, « mais heureux qui arrive à s'appliquer à toutes trois ensemble, c'est-à-dire, « prononcer distinctement les mots, à suivre le sens du psaume, et à en tirer des affections soutenues ». Tel est l'avis de Gerson. Et voici la méthode. Ici, Jean de Bruxelles se rengorge un peu. « C'est mon invention, dit-il, rien n'est plus efficace.

Cette pratique est intitulée le *Chiropsalterium* ou main psalmodique. Vous distribuez sur les doigts et la paume de la main gauche les diverses pensées des psaumes : au pouce, les actes qui attirent la bienveillance divine; à l'index, l'aven de sa propre misère; sur la paume, les paroles que le psalmiste met dans la bouche de Dieu, des saints, des hommes, des démons. Au reste, une curieuse planche gravée sur bois figure une main chargée des textes qui énoncent ces divisions. Gravez-la, à votre tour, dans votre mémoire et, quand vous serez à l'office, que votre index droit aille, suivant le sens du psaume, toucher tour à tour les articles des doigts ou de la paume qui conviennent à chaque verset.

Comment vous y prenez-vous pour vaincre vos défauts et progresser dans la vertu? Il y faut une méthode précise, comme pour la prière. La *Roseraie* en présente une dont le modèle est emprunté à Gerson : deux ailes de colombe, l'une concernant les vices, l'autre pour les vertus. Mais peut-être ne savez-vous pas comment les uns et les autres procèdent de principes uniques. Le jardinier vous montre l'arbre des vices et l'arbre des vertus.

Etes-vous assez élevé dans les pratiques de la piété? Consacrez vos efforts à la charité, reine des vertus. Pour l'enflammer et l'entretenir, il y a, au bout de la *Roseraie*, sept fagots serrés et disposés pour chaque jour de la semaine.

Echelles, main psalmodique, fagots... quel encombrant bagage! La timidité du lecteur s'effarouche. Quelqu'un jamais a-t-il pu s'embarasser de ces pratiques minutieuses?

Hé! oui, Jean de Bruxelles en a fait usage. Sa piété les trouva, sa ferveur s'en nourrit. Il n'avait pas composé ses vers laborieux, ses schémas et ses plans pour remplir un livre. Dans le secret de sa cellule, il inventait ces industries et apprenait ses rosaires pour en alimenter sa prière aux heures de l'oraison. Sa jeunesse, son ardeur travailleuse eurent vite fait d'amasser un copieux butin.

Dans la vie commune de couvents, peu de choses demeurent secrètes. Jean Mombaer ne put dissimuler complètement son arsenal d'échelles, de rosaires, de points. Ses confrères en eurent connaissance. Il fallut leur prêter ces notes, les expliquer, les développer pour les rendre accessibles. La complaisance coutumière de celui qui était si peu « auteur » se plia de bonne grâce à ce que des amis attendaient de lui.

Chacun trouva de son goût ces méthodes claires et précises, on s'y exerçait et sans doute on y trouvait du fruit. Des anciens vénérables se joignent aux jeunes pairs de Jean Mombaer. Les demandes se multiplient. Comment y faire face? Une armée de

copistes n'y suffirait pas, et quel soin faudrait-il mettre à reproduire ces tableaux synoptiques, ces rosaires et leurs gloses interlinéaires, et cette main psalmodique! Allons chez l'imprimeur.

L'imprimerie ne datait pas d'un demi-siècle et déjà elle était répandue partout. La petite ville de Zwolle, proche du Mont-Sainte-Agnès, en était pourvue. Sans que Mombaer y fut pour rien, quelques-uns de ses traités furent portés à Pierre de Os et un petit opuscule parut le 30 avril 1491.

Ce n'était pas assez au gré des amis de Jean Mombaer. Trois ans après, l'œuvre qu'ils avaient baptisée le *Rosetum* sortait toute entière des presses. C'était un gros volume gothique orné de belles lettrines rouges et bleues, et d'une planche de la main psalmodique. Il fallut bientôt deux nouvelles éditions, dues, elles encore, au dévouement d'amis. Elles parurent à Bâle, en 1504, et à Paris, en 1510, après la mort de l'auteur.

Il nous paraît aujourd'hui prodigieux qu'un tel ouvrage ait eu des lecteurs et des admirateurs enthousiastes, tant sa complication rebute nos esprits paresseux. Nous imaginons volontiers l'auteur sous les traits de quelque vieux magister à la face ridée, aux doigts pleins de craie, fêtu de chiffres et de méthodes. Regardons-le.

Surprise! Il est jeune, le visage assez pâle sans doute, car il a trop souvent veillé, et son activité l'exténue, mais la figure est avenante. Ses lèvres et ses yeux sourient. Nous surprenons dans le coin de ses paupières une petite flamme de malice. Songez donc, Bruxellois authentique, Jean Mombaer s'entend à cultiver la « Zwanze » et vous ne saurez pas toujours s'il plaisante. C'est là un charme de plus; ses amis l'apprécient. Le bon Werner, jeune chanoine du Mont-Sainte-Agnès, reçoit de Paris une lettre où Mombaer raconte que des docteurs aveugles corrigent ses manuscrits. Werner branle la tête. « Cela me paraît une farce, répond-il. Je connais votre genre et j'ai l'expérience de vos malices. »

On aimait Jean de Bruxelles pour sa jovialité, on le chérissait pour sa bonté. Sa face épanouie attirait la sympathie, son commerce conquérait des amitiés fidèles. Au Mont-Sainte-Agnès, tous les jeunes lui étaient dévoués. Pour lui, Werner exécute de longues et soigneuses copies, d'autres prennent à tâche de faire imprimer ses œuvres compliquées.

Ses supérieurs le chérissaient. Pour le remettre d'une longue et inquiétante maladie qu'on attribuait à ses excès dans la lecture et à l'écriture, ils firent pour lui une chose peu commune. Pour le forcer à se distraire, on l'envoya visiter les maisons et les bibliothèques de l'ordre aux Pays-Bas, en Belgique et dans les provinces rhénanes.

Jean de Bruxelles eut ainsi l'occasion de revoir le pays natal. On le vit à Groenendael et au Rouge-Cloître. Ces voyages lui permirent de consulter une infinité de livres et de contracter de nouvelles amitiés. Jean Jonkheer de Groenendael, un Furnois, paraît avoir été le plus fervent de ceux qui s'attachèrent à lui. Leurs lettres débordent de témoignages affectueux. « Quelle consolation pour moi, écrivait-il, de savourer ces gracieuses paroles qui ont coulé de votre bouche, quand vous me disiez dernièrement, d'un cœur si humble et si béni : « Vous n'êtes pas la moindre partie de mon âme! » L'heureux ami s'étend sur ce beau thème. Bientôt il s'interrompt. « Mais pourquoi parler de votre âme et de mon âme! comme si j'en voulais distinguer deux. Vous dites bien qu'elles sont parties l'un de l'autre. Qu'elles n'en forment donc plus qu'une, de cette manière, j'espère, que la multitude des premiers fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. »

Il en était vraiment ainsi; cette amitié si tendre était toute sainte. Plus jeune que son correspondant, Jean de Furnes recourait à « ses conseils très sûrs en toute chose ». « Je suis affligé de deux principaux travers : susceptibilité et vanité. Voilà, j'ai débridé ma plaie, à vous d'appliquer le remède de donner le conseil, de fournir l'aide de la prière. Ecrivez-moi, je vous prie, mais plus longuement qu'à l'ordinaire, tout ce que vous jugerez utile à mon âme malade. »

Ainsi la note chrétienne et pieuse élevait ces amitiés à la hauteur de la charité. Il en fut de même en France.

A peine arrivé dans ce pays, en 1496, Jean de Bruxelles vit se grouper autour de lui une élite d'amis. Le malinois Jean Standonck, austère principal de Montaigu, Nicole de Hacqueville, pré-

sident au Parlement de Paris, d'autres, docteurs d'université, Erasme aussi, se lient au jeune chanoine belge devenu prieur de Saint-Séverin à Château-Landon.

Nul sans doute ne l'aima d'un cœur plus confiant et plus dévoué que Philippe Hodoaert, pénitencier de Sens. Il venait souvent à Château-Landon, pour régler, au nom de l'évêque, les mille affaires de la réforme entreprise dans cette abbaye par les chanoines néerlandais. Mais que sont les affaires? Son meilleur souvenir est celui des conversations affectueuses du bon prieur. « Comment vous dire ce qu'éprouvait mon cœur et les transports de mon âme? Je me promenais dans le verger, je m'occupais à quelques bagatelle et vous veniez, maître à votre disciple, père à votre fils, le visage sympathique, l'air attirant, — vous paraissiez un ange, — et vous asseyant avec moi, vous m'instruisiez, moi votre disciple, avec une telle condescendance, des choses de la perfection chrétienne. Comme un autre Paul, avide du salut des âmes, vous prolongiez au gré de votre zèle nos entretiens. Vous transperciez, vous allumiez, vous embrasiez d'un langage de feu mon cœur endurci. » Revenant sur le même sujet, Hodoaert écrivait encore : « Votre parole est féconde, et vive, elle a je ne sais quelle force secrète et vos propos m'enflamment au point qu'ils me poursuivent et de jour et de nuit. »

L'âme de Jean Mombaer vibrerait aisément. Son cœur sensible accusait les coups, il avait les larmes promptes et abondantes. Fréquemment les saucis de la réforme l'empêchaient de dormir et lui donnaient des cauchemars. « J'éprouve de telles angoisses, écrivait-il dans une occasion de ce genre, que j'en prends la vie à dégoût. »

En 1499, quand il fut question de l'enlever à Saint-Séverin pour le faire abbé de Livry, il s'éleva là-bas des résistances désolées, et dans son cœur, quels troubles! Martin de Zwolle, un de ses premiers compagnons, d'autres encore, lui écrivaient pour se plaindre de son abandon. Leurs protestations l'émurent. Telle lettre le fit pleurer, lui-même l'avoue « pendant deux heures et la durée d'une messe ».

Ces plaintes hardies des sujets, ces longues larmes du supérieur, se peut-il plus bel éloge du cœur de Jean Mombaer?

Ne prenons point le change, ces affections n'étaient point folles. Jeune chanoine au Mont-Sainte-Agnès, il savait déjà stimuler efficacement au progrès. Dans l'abbaye de Saint-Séverin qu'il eut ensuite à gouverner, si les anciens religieux, complètement « déformés », furent intraitables et s'il fallut les congédier, il sut en des âmes neuves infuser une solide ferveur.

Mais son moyen principal était la bonté. Remarquait-il au chœur un visage embrumé de tristesse, bien vite, sitôt l'office achevé, il allait trouver à sa cellule le confrère affligé et le contraignait doucement à lui confier sa peine.

Son biographe nous raconte ce trait menu, mais significatif. C'était au début de la réforme à Saint-Séverin, durant l'hiver. Certaine nuit que notre prieur se préparait à prendre la route de Paris où l'appelaient les intérêts de la réforme, l'idée lui vint qu'il rencontrerait là-bas les anciens condisciples d'un de ses novices. Aussitôt il se rend dans la cellule de son néophyte, entre et ne le voit pas. A son appel, la paillasse remue. Le jeune frère, grelottant sous une couverture trop mince, s'était couvert de son sac de paille. A cette vue, le bon prieur s'émut et soupira. Il fit à ses amis parisiens le récit de cette pauvreté et toucha leur cœur. Il revint joyeux apportant de quoi mieux préserver du froid ses jeunes frères.

Dans cette bienveillance, Jean de Bruxelles ne suivait pas seulement la pente de son cœur affectueux, il s'en était fait un principe et le recommandait volontiers. A son successeur dans la tâche de former les novices de Saint-Séverin, il donnait les consignes suivantes : « Ayez pour nos jeunes gens une condescendance bonté. Encouragez les timides, fortifiez les jarrets qui fléchissent. Notre Barthélemy me donne bien des inquiétudes; il faudra le porter sur les épaules et dans les bras. Prenez compassion de sa faiblesse, traitez-le en esprit de douceur. »

Tristesse de notre vie! Qu'est-elle autre chose qu'une suite de séparations?

Le cœur sensible de Jean Mombaer dut en savourer longuement l'amertume. Il était né sans doute dans quelque foyer pauvre. Tout jeune encore, le petit Bruxellois quitta la ville natale pour l'école cathédrale d'Utrecht.

La vocation religieuse s'éveillant dans son âme, il songe à demander place dans un couvent de ces chanoines windesémiens, qui étaient en si grande réputation de ferveur. Dans celui de Sept-Fontaines, qu'à cette époque la forêt de Soignes encadrait encore de ses ombrages, vivait quelque membre de sa famille, oncle ou cousin plus âgé. Nous avons de Mombaer une lettre de consolation qu'il lui écrivit dans une maladie. Elle montre comment il se prêtait aux liens du sang. Pourquoi n'y alla-t-il pas le rejoindre? Nous ne savons. Tournant le dos à sa province, c'est au Mont-Sainte-Agnès qu'il vint frapper.

Il y passe quelques années dans la ferveur de la piété et des amitiés claustrales. Mais bientôt les supérieurs l'envoient au dehors. Il fut l'aide du directeur des chanoinesses de Bronope, près de Kempen. En peu de temps, de chaudes amitiés se contractent qui l'attachent à ses compagnons.

Nouveau signal, nouveau départ. On l'envoie visiter les couvents de l'ordre. Après quelques mois de cette vie ballottée, la confiance de ses chefs lui inflige une nouvelle séparation. Exception parmi les maisons de l'ordre, celle de Gnadenthal avait besoin d'une réforme. Jean de Bruxelles y exercera les fonctions de supérieur. Son cœur pieux s'alarme et se plaint. Qu'on le rappelle, supplie-t-il, cette charge dépasse ses forces.

On l'en tire, au regret de ceux qu'il a gagnés par sa bonne grâce, mais c'est pour l'envoyer en France, terre inconnue jusqu'alors aux chanoines de Windesheim. Plus encore, il aura la direction de cette réforme difficile. On lui donne pour second, son ancien maître de noviciat, on le préfère, parce que son humeur plus douce permet de meilleures espérances.

Ainsi se passe une vie brève, bien remplie, trop agitée sans doute au gré de son cœur affectueux et de ses goûts tranquilles. Ainsi encore se termine-t-elle.

Séparé des frères aimés qu'il avait amenés à Saint-Séverin, à peine est-il abbé de Livry qu'il doit conduire à la tombe son protecteur Nicole de Hacqueville et voir partir, pour mourir bientôt, à Saint-Séverin, l'un de ses premiers compagnons Néerlandais. Au chagrin de ces séparations se joint la détresse d'une communauté privée de soutien, accrue et endettée.

Son mal le reprend, des fièvres le consomment et ses amis s'inquiètent. Un matin de décembre 1501, Jean Standonck arrive à Livry, fait monter l'abbé dans une litière et l'emmène à Paris. Il voulait lui assurer les soins des meilleurs médecins de la capitale et le disputer à la mort.

Précautions tardives. Dans la maison du cloître Notre-Dame, où l'hébergeait Jean Quentin, le jeune abbé, — il avait environ quarante ans, — rendrait le dernier soupir.

Ce fut un gros sacrifice de quitter brusquement ses frères, et Jean de Bruxelles ne put se retenir de s'en plaindre. Mais comment résister à son impérieux ami Standonck?

Il n'eut point d'autre plainte. Son état, les progrès de son mal ne l'occupaient pas. A qui lui en demandait des nouvelles, « Dieu les sait, répondait-il, qu'il soit béni de tout.

Cette belle sérénité se maintint jusqu'au dernier souffle. Vers le 29 décembre, la mort apparut imminente, on lui donna les sacrements des mourants. Il demanda ensuite qu'on le laissât seul. On fit mine de le satisfaire. Le moribond pria, une heure durant, à haute voix. En ces moments redoutables, l'action de grâces montait de son cœur. Il reprenait la suite des bienfaits reçus de Dieu; pour la dernière fois, il employait, nous pouvons le croire, la méthode familière de son traité *Des Faveurs divines*.

Aussitôt commença son agonie. Elle fut brève. L'exilé mourut dans une maison étrangère, loin de sa ville natale, à peine connue, loin du couvent de sa profession et de ses premiers amis, séparé de ses fils en cette heure décisive. Il s'endormait cependant, la paix au cœur et ses lèvres s'étaient fermées sur un merci à son Dieu.

Ceux qui l'avaient connu conservèrent de lui le souvenir d'un vrai saint. Un jeune profès de Saint-Séverin fut chargé d'écrire sa vie. Sa plume s'étend avec complaisance sur la douce charité du défunt. Il lui applique les paroles du saint livre : « Aimé de Dieu et des hommes, son souvenir demeure en bénédiction (1).

PIERRE DEBONGNIE, C. SS. R.

(1) Pour la justification critique de cette esquisse, l'auteur se permet de renvoyer à la biographie étendue qui a paru dans le *Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain*, chez Uystpruyst, à Louvain.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (2)

Eloge du piéton

Après nos fatigantes randonnées à travers l'éther lumineux je t'invite, ami lecteur, à mettre pied à terre : c'est à toi, humble piéton, qu'en ce temps d'autos, de sous-marins et d'avions, je veux payer mon tribut d'admiration : ta marche, en effet, est un petit miracle ni plus ni moins.

Il ne manque pas, dans nos bazars, de jouets mécaniques roulants, nageants et volants ne différant pas trop, ma foi, des véhicules ultramodernes; mais jamais le plus habile des artistes de la forêt Noire n'a pu fabriquer une poupée marchant à la façon des hommes.

Cette simple constatation prouve que le problème résolu par le paria de la circulation mérite bien quelques instants de réflexion.

A tout corps rigide, on peut attribuer un centre de gravité, c'est-à-dire un point déterminé dans lequel on suppose rassemblée toute sa masse; si ce corps ne subit d'autre force que la pesanteur, il est en équilibre à la condition nécessaire et suffisante que son centre de gravité soit supporté selon la verticale par une force égale et opposée à son poids (2).

Une expérience très simple éclairera cette déclaration : Plaçons sur une table rectangulaire une planchette de forme aussi irrégulière que possible (3); glissons-la vers un des bords jusqu'au moment où elle commence à basculer (fig. I, 1) : alors, au moyen d'un crayon bien pointu traçons sous la planchette, en prenant la table comme règle, un trait A B. Présentons maintenant notre

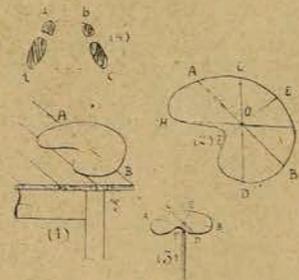


FIG. I. — DÉTERMINATION DU CENTRE DE GRAVITÉ O D'UN CORPS RIGIDE A DEUX DIMENSIONS. — La condition nécessaire et suffisante de l'équilibre est, que ce point soit soutenu par une force égale et directement opposée à son poids. Cette force sera habituellement la réaction d'un appui.

planchette d'une façon différente et recommençons l'expérience, ce qui nous donnera la ligne C D, un troisième, quatrième essais nous feront tracer successivement E F, G H (fig. I, 2). Nous serons surpris de voir que toutes ces droites tirées à l'aveugle, se croisent en un même point O : cela veut dire que chaque fois que ce point quitte le support, la planchette tombe. Tenons maintenant notre crayon verticalement, le bout non taillé vers le haut, et déposons notre planchette sur cette minuscule surface de telle sorte que le point de concurrence O soit soutenu; elle reste en équilibre (fig. I, 3). Il n'existe pas sur la planchette un autre point qui jouisse de cette propriété : le point O est le centre de gravité

(1) Chronique mensuelle.

(2) On notera que lorsqu'on dépose un poids sur un support, la surface portante de ce dernier fléchit toujours un peu et réagit en vertu de son élasticité de manière à produire vers le haut une force égale à l'action de la pesanteur.

(3) Par souci de généralisation on pourra rompre l'homogénéité de la planchette en clouant sur une partie de sa surface une lamelle de plomb.

de cette surface (1). Pour bien fixer cette notion, signalons quelques autres cas d'équilibre : Le centre de gravité d'une sphère homogène est situé en son centre par raison de symétrie; si cette sphère est placée sur un plan horizontal, elle est toujours en équilibre, car son centre de gravité est forcément juste au-dessus du point de contact S. Mais si le plan est incliné le centre de gravité reste sans soutien et la sphère descend en roulant ce qui a pour effet de faire tomber obliquement le centre de gravité (fig. II, 1 et 2).

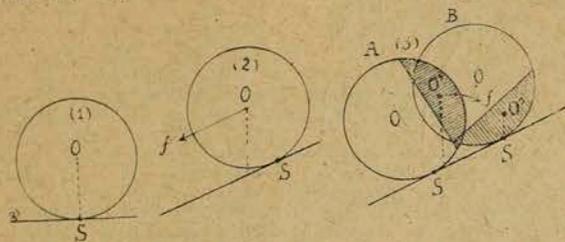


FIG. II. — CONDITION D'ÉQUILIBRE D'UN CYLINDRE OU D'UNE SPHÈRE HOMOGENE ET HÉTÉROGENE. — Dans tous les cas l'équilibre exige que le centre de gravité soit situé exactement au-dessus de la ligne (ou du point) de contact S avec le plan d'appui.

Si le cylindre est truqué (comme en 3) le centre de gravité réel O' peut être éloigné du centre de figure, ce qui produit un résultat déconcertant pour le spectateur non averti.

Les anciens traités de physique s'étendent avec complaisance sur certains trompe-l'œil qui semblent mettre en défaut la condition fondamentale de l'équilibre et ressortissent plutôt à la prestidigitation. En voici un exemple classique : Dans un léger cylindre de carton, dissimulons une portion de disque très lourd (en plomb, par exemple) (fig. II, 3). Le centre de gravité de cet ensemble n'est pas en O comme le croira un spectateur non averti, mais en O'; si on dépose ce cylindre sur un plan incliné en A, il remonte jusqu'en B. Mais on voit que cette « montée » a eu comme effet de faire descendre le centre de gravité O' et de le placer juste au-dessus du point de soutien S, ce qui répond précisément à la condition générale de l'équilibre.

Il est important de remarquer : 1° que le centre de gravité n'est pas nécessairement situé dans la masse du corps rigide. Par exemple, on chercherait en vain sur une équerre un point qui, appliqué sur le gros bout d'un crayon assurerait l'équilibre de cet instrument, mais il n'en faudrait pas tirer la conclusion que cette équerre n'a pas de centre de gravité. En effet, si on répète avec elle l'expérience de la table en matérialisant les traits de crayon au moyen de fils à coudre fixés à la cire, on constatera que ces fils se croisent en dehors de l'équerre et que celle-ci peut se soutenir sur un crayon au point de croisement des fils.

Ce centre de gravité doit être supposé relié au corps par des fils rigides et sans poids (2).

2° Que le centre de gravité d'un corps se déplace quand on change la forme de ce corps, ou qu'on attache en un de ses points un fardeau supplémentaire car de ce fait, on a affaire à un nouveau corps rigide : par exemple, le centre de gravité de mon corps monte quand je lève les bras, et recule vers l'arrière si je porte une charge sur le dos.

Il est rare que, comme dans les exemples précédents, le soutien d'un corps se réduise à un point ou à une ligne; il est en général constitué par une surface plus ou moins étendue, à savoir le plus grand polygone qui comprend à la fois tous les points de contact avec le sol; ce sera un triangle dans le cas d'un trépied, un rectan-

gle dans le cas d'une table de cuisine, un trapèze dans le cas d'un homme reposant sur ses deux pieds (fig. I, 4) (1).

On dit qu'un corps est en équilibre stable quand il revient de lui-même, en vertu de sa pesanteur, à sa position normale si on l'en a écarté légèrement. Il a au contraire perdu son équilibre lorsque, laissé à lui-même, il tend vers une position différente.

Cela étant, une poupée à forme humaine se tiendra sur ses pieds à condition qu'une verticale abaissée de son centre de gravité (situé dans la région de l'abdomen) tombe dans le trapèze délimité par ses deux pieds. Moyennant quelques tâtonnements, on pourra sans doute réaliser cet équilibre; mais la stabilité sera bien précaire. Comme deuxième exercice, on essaiera de la faire tenir sur un pied; mécaniquement parlant, cela n'est pas impossible, mais il est probable que l'on ne réussira pas, vu l'exigüité de la nouvelle base. Et que serait-ce si on voulait qu'elle se tienne sur la pointe des pieds, ou d'un seul pied??? (2).

Voilà pourtant des exercices auxquels nous nous livrons nous-mêmes quotidiennement sans en tirer vanité! La loi qui préside à notre station verticale serait-elle moins rigoureuse que celle qui régit l'équilibre des poupées? Non certes! et si nous nous mettons en contravention avec cette dernière loi ne fût-ce que pendant deux secondes, elle nous conchera par terre inexorablement.

Mais nous devons à la Providence un régulateur automatique, l'instinct, qui fait de chacun de nous un « acrobate sans le savoir » en changeant la forme de notre corps par déplacement de la tête du tronc et des membres nous ramenons sans cesse notre centre de gravité juste au-dessus de notre base de sustentation actuelle; de là ces mouvements parfois presque imperceptibles, mais ininterrompus qui nous agitent quand nous nous tenons sur la pointe des pieds. Notre intelligence n'a pas à intervenir, non plus que notre volonté, et c'est heureux car si nous devions attendre à chaque instant les décisions de nos raisonnements, les humains, soucieux de l'intégrité de leurs membres, se résigneraient bien vite à l'équilibre des reptiles, et ne marcheraient, à la lettre, que ventre à terre!

Essayons de surprendre expérimentalement le fonctionnement de ce régulateur :

Un objet C est déposé à terre devant nous (fig. III, 1); sans

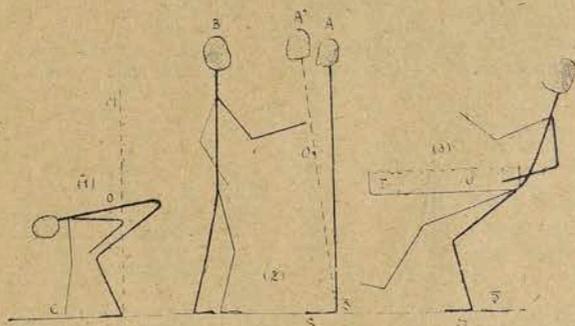


FIG. III. — VÉRIFICATION DE LA LOI FONDAMENTALE DE L'ÉQUILIBRE DANS LA STATION VERTICALE. — Toujours la verticale abaissée du centre de gravité O doit tomber dans la base de sustentation S. Instinctivement l'homme déplace le centre de gravité en conséquence. Ce centre peut être reporté en dehors du corps lorsque celui-ci est chargé d'un fardeau comme en (3).

(1) Car des appuis supplémentaires compris dans le polygone ainsi formé ne contribueraient en aucune façon à rendre l'équilibre plus stable.

(2) Dans tous ces cas l'équilibre sera énormément facilité si on alourdit beaucoup les pieds et qu'on allège le corps et la tête; alors en effet une inclinaison, même notable déplace peu le centre de gravité situé très bas, mais tel n'est pas le cas du corps humain. Ainsi s'explique l'équilibre des poussahs, demi-boule de plomb surmontée d'une figurine extra-légère; quand on la renverse, ils se redressent aussitôt (comme le ferait la demi-sphère seule; la figurine ne compte pas).

(1) Nous avons négligé, pour faciliter l'exposé, l'épaisseur (qui doit être très petite) de la planchette.

(2) Condition évidemment irréalisable au sens strict.

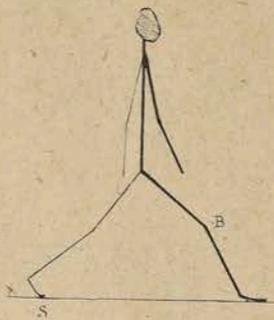
déplacer les pieds, nous le ramassons facilement. Quelqu'un s'avise de nous demander ce que nous avons fait pour ne pas tomber pendant cette opération; nous le regardons bouche-bée comme si sa question était vide de sens : preuve évidente que nous ne nous sommes pas rendus compte de la difficulté du problème mécanique que nous venons de résoudre automatiquement.

Pour nous éclairer à ce sujet, adossons-nous à un mur M contre lequel nous appliquerons nos deux talons, puis essayons de nouveau de saisir un objet déposé à nos pieds; dès la première tentative, nous nous sentirons tomber vers l'avant et ce n'est qu'en avançant une jambe (et cela aussi nous le ferons instinctivement, sans réfléchir) que nous éviterons la chute en élargissant dans le sens voulu notre base de sustentation. Le mur nous empêchait de faire les flexions requises pour rejeter vers l'arrière le centre de gravité de notre corps, ce qui était indispensable pour que ce centre de gravité reste sur une verticale tombant dans le trapèze formé par nos deux pieds (fig. III, 1).

Autre expérience. Mains aux hanches et pieds joints, élevons nous sur nos pointes : rien de plus simple. Et pourtant, comme notre base de sustentation est devenue petite! Par quel prodige réalisons-nous ce tour d'équilibriste? Nous allons recommencer, mais en priant un aide B de tenir un crayon à dix centimètres environ de notre poitrine; dès que nous voulons nous soulever, et avant même que nos talons aient quitté le sol, notre poitrine aura touché le crayon : ce n'est qu'après avoir ainsi porté — toujours sans le savoir — notre centre de gravité O au dessus de nos orteils S que nous nous dressons : (fig. III, 2) sous la dictée de l'instinct, nous avons fait notre soumission préliminaire à la loi fondamentale de l'équilibre.

On pourrait allonger beaucoup la liste de ces artifices auxquels nous recourons inconsciemment, avec une précision mathématique : Remarquez l'extravagante inclinaison de ce marchand de « nougat-cigarettes » qui promène dans nos gares son étalage proéminent (fig. III, 3) — ou les efforts tragi-comiques de ce malheureux qui, sentant son équilibre compromis, rejette dans le sens le plus favorable tête, tronc et membres jusqu'à ce que, tout espoir étant irrémédiablement perdu, il étend les mains vers le sol pour protéger son crâne et amortir le choc désormais inévitable.

Le problème déjà si délicat de la position verticale se complique encore singulièrement dans la *marche*. Pour nous en rendre un certain compte, immobilisons-nous un instant dans la position schématisée par la figure IV. Nous ne pourrions nous mettre en



tenir l'oscillation du centre de gravité autour des pieds qui, chacun à leur tour, servent de point d'appui.

marche qu'à condition de fléchir un peu le genou en B de manière à amorcer une chute vers l'avant; en même temps nous pousserons le sol en S et ces deux actions simultanées nous feront partir; par le fait même, notre corps n'est plus soumis seulement à la

pesanteur mais aussi à une force d'impulsion qui résulte de sa vitesse et croît proportionnellement à celle-ci. Du fait de sa vitesse, notre centre de gravité tourne autour de l'axe O (fig. V)

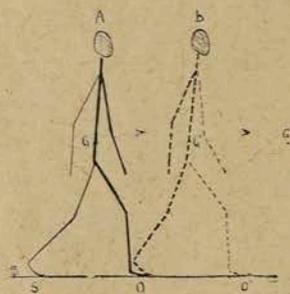


FIG. V. — PROBLÈME DE LA MARCHÉ. — Le centre de gravité G passe en G' en tournant autour du point d'appui O; puis en G'' en tournant autour de O' et ainsi de suite.

La longueur des pas doit être d'autant plus grande que la vitesse est plus considérable.

jusqu'à ce que nous retombions sur l'autre jambe; à ce moment, la première donne au corps une nouvelle impulsion vers l'avant (1) et, les mêmes opérations se reproduisent à chaque pas, le centre de gravité oscille continuellement autour d'un axe qui se déplace régulièrement de la distance d'un pas; la longueur de ces pas doit être exactement proportionnée à la vitesse acquise sous peine de chute en avant (si le pas est trop grand), ou en arrière (s'il est trop petit); le mouvement pendulaire des bras régularise ce que ces variations pourraient avoir de trop brusque et, éventuellement leurs mouvements latéraux rétablissent l'équilibre quand il est en péril.

Encore une fois, tout ceci est réglé uniquement par l'instinct.

Que dire de la *course* dans laquelle nos deux pieds quittent le sol en même temps, et du *saut*? Le cinéma au ralenti peut seul nous convaincre des positions invraisemblables qui assurent notre équilibre dans ces exercices de tous les jours.

Quel temps nous resterait-il pour vivre si nous étions obligés de contrôler à chaque instant les conditions de tous ces équilibres?

Aux animaux sans raison, Dieu donna l'instinct grâce auquel ils réalisent, dès leur naissance, sans aucun secours et sans apprentissage, toutes les prouesses, souvent très compliquées, exigées par leur genre de vie.

Parmi tous les êtres vivants, l'homme nait le plus infirme; et pourtant, il a reçu, avec la vie, le don royal de l'intelligence qui le destine à régner sur toute la création : mais ce n'est qu'après un développement très lent et très laborieux qu'il pourra la dominer. De quoi lui servirait ce présent magnifique s'il devait l'employer tout entier à résoudre les problèmes de locomotion qui l'assaillent à chaque instant?

C'est pourquoi, le Créateur, tout en lui dispensant l'instinct avec parcimonie, ne l'en priva pas complètement, et lui en donna notamment ce qu'il en faut pour qu'il puisse tenir sans effort la noble position verticale qui convient à sa royauté.

J. TILLIEUX.

(1) Celle-ci doit être plus faible que la première, à cause de la vitesse déjà acquise.

La revue catholique des idées et des faits
la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

Brialmont⁽¹⁾

Les Pacifistes de 1849.

Parmi les divinités de l'Olympe qui, dans la joie, s'y régalaient de nectar et d'amour, une déesse conserva néanmoins toujours une cuirasse, le casque en tête, la lance à la main. C'est la déesse de la Sagesse.

HENRI HEINE (1830).

C'est le rêve de l'orgueil ou de la candeur de prétendre à faire régner une paix perpétuelle entre les enfants des hommes par la sorcellerie de philtres diplomatiques ou l'alchimie de théories sociales. Une « Trêve de Dieu » exigerait déjà que, selon la parole évangélique, il n'y eût qu'un seul troupeau et un seul pasteur et que, outre cette condition divine d'harmonie des âmes, fussent réalisées de telles conditions terrestres d'harmonie des intérêts et des besoins qu'on n'y peut songer sans désespérer de les voir réunies.

La paix perpétuelle fut la grande espérance de tous les siècles. Au soir de l'une des plus implacables guerres de l'antiquité, à la veille de Zama, Hannibal, se sentant perdu, encore que se rangeassent en bataille dans le désert rouge ses vétérans d'Italie, ses Ligures, ses Gaulois, ses éléphants bardés d'or et ses chars, s'en vint trouver Scipion pour traiter avec lui de la paix et même de la fin de toutes les guerres par un pacte sacré entre Rome et Carthage. Dure paix d'airain sur le bouclier. Sous le règne d'Henri IV, Sully prêta au Roi son maître, dans ses *Economies royales*, un « grand dessein » : la pacification de l'Europe devait être assurée par l'équilibre des quinze États qui la devaient désormais composer : six royaumes héréditaires, cinq dominations électives et quatre républiques, tous soumis bénévolement au magistère d'un conseil souverain formé de leurs plénipotentiaires et destiné à devenir leur arbitre. Paix éphémère des chancelleries, fanée plus vite encore que le ruban de leurs sceaux. Dans le même temps que M. de Lamartine, tel un envoyé de Dieu, proclamait, en 1848, du balcon de l'Hôtel de Ville de Paris, le respect des nations et la fraternité universelle, les disciples de Saint-Simon prétendaient voir dans l'exploitation industrielle du globe le gage de sa pacification, ce qui faisait annoncer, par des coreligionnaires belges du célèbre utopiste, la prochaine réconciliation des peuples par les perfectionnements apportés aux machines de destruction et par l'action civilisatrice des « chemins de fer ». Les épées façonnées en socs de charrues. Paix illusoire de l'exaltation mystique du travail.

L'hystérie romantique dont le XIX^e siècle était atteint, ajouta à cette fièvre de pacifisme. C'est le propre des hérésies, qu'elles déchirent l'ordre religieux ou l'ordre politique, de perdre promptement le sens de la mesure et de défigurer l'âme de vérité qu'elles peuvent contenir, par l'extase ou par la convulsion. Il y eut ainsi, à la fin de la première moitié du XIX^e siècle, un pacifisme extatique et convulsionnaire dont la forme, pour revêtir aujourd'hui plus de violence agressive, n'est point encore perdue.

Dans l'exaltation que connut ainsi le XIX^e siècle au milieu de son cours, alors que plusieurs capitales se couvraient de barricades, que le canon des rois et la mousqueterie des peuples ébranlaient l'air et que se transformait, dans de nombreux États, le cours politique des choses, on annonça la naissance de temps nouveaux. Les têtes faibles tournaient. Les têtes fortes se troublaient. Les bonnes gens se signaient dans l'attente de l'Antéchrist. Les sectateurs du pacifisme crurent cependant venue l'heure de tirer leurs feux d'artifice. Ils choisirent notamment Bruxelles et Paris pour y dresser leurs trépiéds.

Au cours de l'été de l'année 1849, un essaim de « vertueux compagnons » s'abattit sur Bruxelles. Ils venaient prolonger l'action des disciples de la religion saint-simonienne qui, après la révolution de 1830, avaient cru trouver, en Belgique, une terre promise. Au lieu de bénir des poignards, ces conjurés allaient voler les glaives à l'exécration.

(1) M. Paul Crokaert a bien voulu nous communiquer deux chapitres du *Brialmont* qui paraîtront ces jours-ci à la Librairie Dewit.

Le jeune capitaine Brialmont, attentif déjà à tous les mouvements de l'opinion, devait être l'un des premiers à discerner et à signaler les périls de cette propagande si dangereuse pour une nation encline à l'optimisme, peu vigilante et pourtant toujours sous la menace.

Il se tint, à Bruxelles, un congrès de la paix, où, trois jours durant, des voix passionnées proclamèrent le règne de l'amour, abolirent les frontières et jetèrent l'anathème sur la guerre et sur les armées.

Le capitaine Brialmont, dont la personnalité était déjà très accusée, avait été invité, longtemps à l'avance, à ce congrès et voici ce qu'il avait répondu, non sans ironie :

Bruxelles, le 10 mars 1848.

A Monsieur le Secrétaire du Comité des Amis de la Paix,
rue Notre-Dame-aux-Neiges, 30.

J'accepterais avec reconnaissance l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser pour le Congrès pacifique qui doit se réunir prochainement si je pouvais contribuer dans la mesure de mes talents à la solution des problèmes si difficiles que cette réunion philanthropique se propose d'examiner. Mais, d'une part, je ne crois pas à la réalisation de la paix universelle, ce rêve doré des honnêtes gens, qui longtemps encore fera l'objet des plus louables et des plus stériles efforts, et de l'autre, il me répugne d'admettre que la guerre soit *inique, inhumaine, absurde* ainsi que vous tenez à l'établir dans votre première proposition. Je vous accorde volontiers, cependant, que la guerre soit inhumaine, ce point ne me semble pas contestable, mais je ne puis accorder de même les deux autres épithètes. La guerre n'est point *inique* : un grand homme l'a dit et celui-là bien certainement ne sera pas accusé d'avoir aimé les batailles :

*Il est, n'en doutez pas, des guerres légitimes
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.*

La guerre n'est pas non plus *absurde*. On peut l'établir par mille bonnes raisons entre lesquelles j'ai toujours préféré le couplet suivant de Boufflers :

*Faisons l'amour, jaisohs la guerre
Ces deux métiers sont pleins d'attraits.
Quand on a trop peuplé la terre,
Il faut la dépeupler après.*

Bref, Monsieur, je pense que la guerre pour être déplorable, n'est pas moins utile à l'ordre moral que les orages et les tremblements de terre à l'ordre physique. C'est en quelque sorte la médecine du genre humain, désagréable à prendre, mais fort salutaire dans les moments de crise. Tels sont les motifs qui m'empêchent d'adhérer au Congrès pacifique malgré ma vive admiration pour les philanthropes et les savants distingués dont il se compose : heureusement, mon absence n'est pas de celles qu'on remarque et, moins encore, de celles qu'on regrette.

Agrérez, Monsieur, cette franche explication.

*Et permettez que j'aime avec idolâtrie
L'art qui fit longtemps l'honneur de ma patrie*

(S.) BRIALMONT.

A ce convent européen de la paix étaient accourus, du fond des Amériques, de nombreux quakers, dont les ancêtres, sinon eux-mêmes, avaient fait cependant la guerre que l'on sait aux Sioux et autres Abencérages, — tous devenus depuis de fervents apôtres de la doctrine de l'illustre ancêtre William Penn; ils étaient maintenant dignes en tous points de ceux dont les Indiens avaient dit, en les voyant aborder sur leurs rivages et venir à eux la bouche pleine du miel des douces paroles et les mains chargées de présents : « Ce ne sont pas des hommes mais des femmes. L'aspect de l'assemblée ne contredit point au jugement des Indiens. On eût dit d'une volière aux ramages variés. Jamais langues ne furent si bien pendues. Les applaudissements qui noyaient les discours s'accompagnaient chaque fois des cris répétés : « A bas le régime du sabre! A bas les héros! Plus de sang! Plus de victoires! Plus de Trafalgar! Plus de Marengo! Des charrues, rien que des charrues! »

Un des plus animés était assurément Richard Cobden. Ceci se passait donc en 1849. Quelque treize ans plus tard, Brialmont allait le rencontrer sur sa route, à propos des fortifications d'Anvers. Richard Cobden devait faire savoir à un journal belge, et par ce journal à la Belgique, et par la Belgique au monde entier, ce qu'il ferait s'il était roi des Belges : « Si j'étais roi des Belges, — allait-il écrire à Léopold I^{er}, — je me considérerais comme roi par la force morale seulement. Si j'étais roi des Belges, je dirais à mes puissants voisins : Vous avez proclamé ma neutralité, et j'entends donner à mon peuple le bénéfice de cette situation, en faisant la communauté la moins taxée de l'Europe. Or, le meilleur moyen de lui procurer ces bienfaits, c'est d'éviter le fardeau des gros armements. Si j'étais roi des Belges, et que je voulusse conserver la couronne à mes descendants, je garderais

seulement sur pied quelques milliers d'hommes... Votre projet de fortifier Anvers est, à tous les pints de vue, dépourvu de bon sens. » Richard Cobden allait être si persuadé de la bonté des conseils bénévolement prodigués par lui au roi Léopold I^{er} qu'il n'hésiterait pas à mettre en cause Palmerston, à affirmer que les fortifications d'Anvers étaient l'œuvre de celui-ci et qu'en définitive, « cet homme d'Etat n'était qu'un jeune étourdi de septante-sept ans à qui l'Angleterre avait bien tort de confier la conduite de ses affaires. »

En attendant les beaux jours de cette politique, Richard Cobden se prodiguait au Congrès de Bruxelles comme un sergent de bataille au plus vif du combat. On l'entendit dire notamment : « Le système moderne de maintenir des armées permanentes en temps de paix est un scandale pour la civilisation de notre siècle. » — « La guerre, s'écria le citoyen Francisque Bouvet, est frappée de mort; déjà le géant renue à peine des membres vieillissants dans le crime; le génie littéraire et le génie commercial l'ont tué. » — « L'heure est venue pour les peuples, — dit un certain Chemarovzow, — de déclarer qu'ils ne veulent plus d'armée, ni active, ni permanente; qu'ils ne veulent plus de paix armée, mais une paix chrétienne. » — « Un jour viendra, affirma M. Vincent, où la lance sera brisée par la plume et où l'on saluera le règne de la liberté, de la justice et de l'amour. » — « Et le plus beau jour de ma vie, s'écria M^e Roussel, sera celui où je verrai plaider avec moi un colonel retraité qui aura coupé ses moustaches, car, à mes yeux, un grand tacticien n'est pas autre chose qu'un sublime bourreau. Quant à la force, elle est tout au plus nécessaire à l'intérieur contre les fous et les hommes ivres. » — « Pensez-vous, — fit le citoyen Bouvet, reprenant la parole, — que l'Allemagne tout entière, la Hollande, la Prusse, la Belgique, l'Autriche, la Russie elle-même ne soient pas lassées de traîner le boulet que le système militaire leur attache au pied? » Puis



BRIALMONT EN 1882.

ce fut le tour des souhaits emphatiques : « Votre arrivée, — dit le président aux délégués américains, — pour venir tendre aux Belges une main généreuse à travers l'immensité de l'Océan, est l'aurore d'une ère nouvelle. La première pierre du temple de la Paix vient d'être posée par vous, à Bruxelles. » — « La guerre disparaîtra de la surface du monde, reprit M^e Roussel, pour faire place à un hymne saint que les nations chanteront à la gloire de la Providence. » — On invoquera la parole de M. Pecqueur : « L'indépendance des nations est un immense et déplorable préjugé

et la séparation des hommes en peuples un reste de barbarie. » Et Henri Clap s'écria : « Alors les nations, au lieu d'être séparées comme des particules de mercure cherchant vainement à se rejoindre, seront englobées dans une vaste sphère d'harmonie reflétant la gloire du Créateur. » Ceci provoqua une effusion de tendresse. Il advint cependant que lorsque M. Ramon de la Sagra occupait a tribune, un orage se déclina par ce qu'il avait eu l'audace grande de qualifier d'absurdes certaines des propositions du congrès qui devaient être communiquées à tous les rois et à tous les peuples de l'univers. L'orateur d'un côté, les quakers de l'autre se lancent de foudroyants regards et de manaçantes apostrophes; chacun se lève; on brandit chapeaux, cannes et parapluies; quelques-uns même saisissent leur tabouret; des poings sont tendus; on se défie. Bref, la convulsion succède à l'extase, et la guerre à la paix. On en venait aux mains quand l'honnête M. Ramon de la Sagra pour épargner à la sainte doctrine l'opprobre d'une aussi flagrante transgression, se décida à quitter la tribune en protestant toutefois de la pureté de ses intentions.

Malgré le bruit ainsi fait à Bruxelles par les vertueux compagnons, ce « congrès de la paix » avait eu peu de sonorité au dehors. Les plus ardents des sectateurs décidèrent d'aller planter leur bannière à Paris, tout vibrant encore de la bataille des rues. « Que n'allaient-ils également crier : *Bas les armes!* — écrit le capitaine Brialmont, — à ces bandes (hongroises) héroïques (de Kossuth) qui, dans le même instant, luttaient sur les bords de la Theiss contre les forces réunies de deux empires (l'Autriche et la Russie) et au grand-duc de Bade, qui soutenu par les baïonnettes prussiennes venait de reconquérir ses Etats livrés aux amis de Ledru-Rollin? Quel moment pour venir annoncer aux hommes le commencement de l'harmonie! Partout le bruit du canon qui roule... »

C'est dans un opuscule intitulé : « *Eloge de la Guerre ou Réfutation des Doctrines des Amis de la Paix* », que Brialmont donnait à ceux-ci ce judicieux conseil. C'est une œuvre de style impétueux et plein d'antithèses et où souffle la tempête d'une jeune âme courroucée. Ce style n'est pas toujours impeccable, ces antithèses sont parfois d'une extrême hardiesse. On y peut lire que « l'armée c'est le bras droit du corps social, le fléau qui fait jaillir le grain en écrasant l'épi, le mal qui fait le bien ». Cette emphase était dans le goût du temps. Il paraît que Brialmont en rougissait dans ses vieux jours. Il avait grand tort d'en prendre souci, car ce réquisitoire était fort bien venu contre l'illusion et la sottise. Cet *Eloge de la Guerre* parut sans nom d'auteur. Brialmont le réédita, en le complétant et en y ajoutant, cette fois, son nom. Il lui donna pour titre : « *De la Guerre, de l'Armée et de la Garde civique* », parce que, dit-il, le titre : *Eloge de la Guerre* avait paru malheureux à quelques personnes qui croyaient y voir l'apologie d'un fléau qui, pour être naturel n'en est pas moins regrettable.

A Paris, le Congrès de la paix dura trois jours, comme à Bruxelles. C'étaient les mêmes orateurs et les mêmes assistants, des savants très rouges et très blancs, des rêveurs de toutes les écoles et des deux sexes, des poètes élégiaques, des hommes d'Etat incompris, surtout de ceux qui ont sous la lèvre le venin de l'aspic, des quakers accourus des bords de l'Ohio et du Missouri, avec leurs « candides épouses », souvent vieilles sorcières de la caverne de Quiragoth, pour applaudir à des discours qu'ils n'entendaient point. C'était une semblable mise en scène des délégués de toutes les nations assis au bureau et des amis complaisants assis au parterre, des Juifs embrassant des catholiques, des Anglais fraternisant avec des Parisiens, des gens pensant à la Chine avant de penser à eux-mêmes, un planteur serrant dans ses bras un esclave émancipé, des femmes et des frères moraves feignant de se trouver mal et sept hourras poussés militairement après chaque discours, quelque mauvais qu'il pût être. Que voilà bien un aimable tableau qui pourrait servir encore aujourd'hui à nous représenter certaines réunions internationales tapageuses qui s'essayaient à dicter la loi au monde et prétendraient même à modifier le cours de la nature.

Le chanter du vainqueur d'Austerlitz, celui qui avait écrit : « Et j'eusse été soldat si je n'étais poète. », Victor Hugo, présidait l'assemblée. Comme tout sophiste, il s'était pénétré de Jean-Jacques Rousseau. Or, c'est Rousseau qui écrivit : « Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais mêmes, quoi que l'on dise; il n'y a plus que des Européens. » C'était là, au demeurant, l'opinion des philosophes de son temps, depuis Montesquieu jusqu'à Hume. Victor Hugo parla : « Un jour

viendra, — dit-il, — où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées; un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand sénat souverain... Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées, comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture, en s'étonnant que cela ait pu être. Un jour viendra où ces deux groupes immenses, les Etats-Unis d'Amérique et les Etats-Unis d'Europe (*Applaudissements*), placés en face l'un de l'autre, se tendront la main par-dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies, défrichant le globe, colonisant les déserts, améliorant la création sous le regard du Créateur, et combinant, pour en tirer le bien-être de tous, ces deux forces infinies : la fraternité des hommes et la puissance de Dieu. (*Marques d'enthousiasme.*) — « Supposez, — dit-il ensuite, tout rayonnant de joie, — supposez que les peuples d'Europe, au lieu de se jalouser, de se haïr, se fussent aimés, les cent vingt-huit milliards donnés depuis trente ans à la haine eussent été donnés à l'amour. » Les dames françaises font la roue; les quakeresses baissent pudiquement les yeux. — Enfin, l'auteur des *Burgraves*, achève par cette prophétie : « Avant peu, s'écrie-t-il, l'homme parcourra la terre comme les dieux d'Homère parcouraient le ciel; en trois pas; encore quelques années, et le fil électrique de la concorde entourera le globe et étendra le monde. » Ce lyrisme devait être encore surpassé. « Un jour, avant peu, — écrira-t-il plus tard, — les sept nations, — France, Angleterre, Allemagne, Russie, Grèce, Italie, Espagne, — qui résument toute l'humanité, s'allieront et se fondront, comme les sept couleurs du prisme, dans une radieuse courbure céleste; le prodige de la paix apparaîtra éternel et visible au-dessus de la civilisation et le monde contempera, ébloui, l'immense arc-en-ciel des Peuples Unis d'Europe. »

La salle vibrait encore des sept hurrahs frénétiques que Richard Cobden avait fait pousser par ses disciples, lorsqu'on vit un prêtre gravir prestement les degrés de la tribune. C'était l'abbé Gaspard Deguerry, curé de la Madeleine à Paris et prédicateur réputé. Agé d'une cinquantaine d'années, de noble visage tout encadré de cheveux bouclés, les yeux ardents, la voix grave, il devait exercer sur l'auditoire d'amples séductions. La renommée rapportait qu'il n'avait pas hésité à déclarer dans un club, lui, l'ancien aumônier de la garde royale de Charles X, que « si un prétendant à la couronne de France se montrait à la frontière, il déposerait le calice pour prendre la cuirasse ». Sa harangue fut pleine d'effusion et de suavité. « Oui, s'écria-t-il, je vois dans un avenir prochain la pacification universelle assise sur un trône, autour duquel s'embranchent tous les peuples de l'univers! » L'infortuné! Il devait tomber, le 24 mai 1871, à Paris, dans le chemin de ronde de la prison de la Roquette, sous le feu des fédérés de la Commune, pêle-mêle avec son archevêque, Mgr Darbois, le président de la Cour de cassation Bonjean et les Pères jésuites Allard, Clerc et Ducoudray. L'apôtre de la pacification des âmes par l'effusion de la charité chrétienne mourait ainsi de la main de sang et de haine d'autres prétendus apôtres de la paix de l'humanité.

Puis, voici Richard Cobden à la tribune. Il commence par s'indigner que chaque coup de mitraille coûte 12 francs. Les prix ont monté depuis. Il réclame ensuite à cor et à cri le désarmement de la France et la destruction de sa marine. C'était d'un bon Anglais. Aussi le capitaine Brialmont note-t-il que cette proposition fut aussitôt appréciée et chaleureusement applaudie par les Anglo-Saxons présents à l'assemblée. Ce langage n'empêcha point, d'ailleurs, Richard Cobden, ramené plus tard au bon sens par les murmures de ses amis et par l'opinion publique mécontente, de déclarer que « si la France voulait, dans ses armements, l'emporter sur l'Angleterre, la France devrait être battue à quelquel prix que ce fût, et qu'il aimerait mieux que la dette nationale fût doublée que de voir un seul uniforme français sur les côtes de son pays. »

A Richard Cobden succéda M. Henri Vincent, déjà nommé, un de ses compatriotes et soi-disant ouvrier mécanicien. Visiblement inspiré, il dit : « Mes chers frères, le temps vient où la parole fera tomber les baïonnettes, où une once d'intelligence pèsera plus qu'un livre de poudre à canon. L'heure a sonné à l'horloge du monde! Levez la tête, peuples de France, d'Angleterre et d'Amérique. L'orage des opinions s'apaisera, et la terre, fille de la gigantesque tempête, embaumée des parfums les plus purs,

diaprée de gouttes étincelantes, apparaîtra, joyeuse et ravie de sa nouvelle existence. » (*Tonnerre d'applaudissements.*)

En ce moment, Emile de Girardin, « le plus dangereux brandon de discorde de la France », monte lentement l'escalier de la tribune; il est si sûr de lui-même, il se sent pris d'une telle fièvre d'improvisation qu'il froisse (c'est lui-même qui le dira dans son journal, *La Presse*, numéro du 25 août 1849), « son manuscrit désormais inutile et, comme un cavalier qui saisit violemment la selle d'une cavale indomptée, frappe du poing la croupe de la



CINQ GÉNÉRATIONS BRIALMONT.

Le général Mathieu Brialmont eut quatre enfants : le général Henri-Alexis Brialmont, un autre fils, Eugène Brialmont, et deux filles, devenues l'une M^{me} Mols et l'autre M^{me} Nicaise, femme du général. La photographie ci-dessus fut prise, en 1884, à l'occasion du 95^e anniversaire de la naissance du général. Elle représente de droite à gauche : M^{me} Elise Mols, sa fille, M^{me} Berthe Vandevonne, son arrière-petite-fille, et M^{me} Clémentine Meus, sa petite-fille. Celle-ci tient sur ses genoux M^{me} Louise Vandevonne, dont le général Mathieu Brialmont était le trisaïeul.

(Photographie communiquée par M. Laurent Meus.)

tribune soumise. » L'auditoire entier applaudit. « Qu'est-ce que le soldat? dit-il. C'est l'homme du peuple, obligé de se mettre tout nu devant un conseil de révision. Qu'est-ce que le recrutement? C'est l'impôt du sang pendant la guerre, l'impôt du temps pendant la paix, et la violation de la liberté individuelle en tout temps. Qu'est-ce que l'armée? C'est une cause de perturbation... Oui, les révolutionnaires sont ceux qui entretiennent un trop grand nombre de troupes... » (*Nouvelle salve d'applaudissements.*) D'obscurs orateurs défilèrent enfin. L'un d'eux s'écria : « Ce congrès sera un formidable avertissement aux gouvernements retardataires de marcher au pas de l'humanité. » Un autre demanda l'établissement immédiat de la langue universelle. Toutes ces propositions furent acclamées avec transport. La sottise ne change point de visage et d'habit.

PAUL CROKAERT.

La crise de la foi chez les Jeunes

Nous traversons une période de crises.

Crise économique et financière, crise politique, crise morale, crise religieuse.

Ces deux dernières sont infiniment plus graves que toutes les autres, car elles atteignent directement les âmes.

Tous nous sommes plus ou moins exposés à en subir l'influence, sinon immédiatement, par contre-coup et nous avons des raisons impérieuses de répéter du fond du cœur, instamment, l'imploration du *Pater* : « Ne nous induisez pas en tentation.

Les jeunes, ceux qui constitueront la société religieuse et la société civile de demain, ont droit à une particulière sollicitude : ils sont l'espoir de la patrie et de l'Eglise, et ne sont point soutenus comme leurs aînés par l'expérience acquise et les habitudes contractées.

Les prémunir, les fortifier est un devoir de charité élémentaire.

Un homme qui fut à la fois savant et écrivain, religieux et apôtre, et dont le rayonnement fut de son vivant intense et étendu, le R. P. Léonce de Grandmaison, s'y est fréquemment employé.

Depuis sa mort récente, plusieurs de ses écrits, insérés d'abord dans la revue *les Etudes*, ont été reproduits en élégantes plaquettes, en attendant que son grand ouvrage sur *Jésus*, terminé au moment où la mort lui arracha la plume des mains, soit livré à la publicité.

Une de ces brochures porte pour titre : *La crise de la foi chez les jeunes* (1).

De cette crise, dangereuse entre toutes, puisqu'elle mène, ébranle ou ruine les fondements mêmes de la vie spirituelle, quelles sont les causes ?

Eveil des sens ? Objections d'ordre intellectuel ? ou plutôt les deux à la fois. Mais dans quelle mesure l'une et l'autre de ces deux causes agissent-elles sur la génération présente ? Comment prévenir le mal ? Comment y porter remède lorsqu'il est déclaré ?

Quelles sont exactement les responsabilités ? Imprudences de lectures, indifférence pratique, négligence des secours surnaturels et naturels que l'Eglise met à notre disposition et nous offre avec une insistance dont les motifs sont puisés dans la connaissance des âmes et l'enseignement de la Tradition et de l'Evangile ?

A démêler ces multiples questions, l'auteur s'est appliqué au cours d'une centaine de pages et nul n'y était mieux préparé que ce grand psychologue et moraliste, nourri des grands docteurs, au courant des modernes recherches de la psychologie. Avec quel doigté, quelle sûreté de jugement, quelle mesure et quelle sagesse il a accompli la tâche qu'il s'était assignée, ceux-là seuls pourront l'apprécier qui liront attentivement cette étude.

Tel passage nous apparaît comme la synthèse de longues méditations.

Celui-ci par exemple :

« Dans une étude pénétrante, M. Etienne Gilson assimile le cas de ces jeunes téméraires — de tous ceux qui n'ont pas la force, infiniment rare, de se construire de toute pièce une vie intérieure fondée sur des options personnelles — à celui d'un animal qu'on priverait, sous couleur de le libérer, de son système nerveux et de

son épine dorsale. On le réduirait à l'état de loque et son affranchissement prétendu équivaldrait à une sorte de mort.

Cette observation, qui va loin, s'applique à toute évasion consciente d'une religion positive, si cet abandon n'est pas, en même temps, l'accession à une autre source de vie spirituelle et morale, aussi riche au moins que la foi désertée. Si cette dernière est, par malheur, la religion véritable, la perte est irréparable. On pourra se rabattre pour un temps sur des suppléances précaires que sont les prétendues religions de l'art, de la beauté, de la pitié, du mystère, de l'humanité, etc., mais c'est là, proprement, essayer de vivre du parfum d'un vase où la précieuse liqueur a tari » (1).

Et ailleurs :

« Une déformation trop commune amène d'autres inquiets à exiger des preuves plus que convaincantes : contraignantes. Ils renouvellent, avec plus de naïveté, la demande de ces Pharisiens réclamant, pour croire au Christ, « des signes dans le ciel », qui les eussent dispensés de toute bonne volonté. Ou encore ils traitent les faits d'histoire et les appréciations morales comme des abstractions mathématiques et prennent selon la jolie comparaison du grand physicien Helmholtz « un rasoir pour fendre une bûche » (2). C'est encore à propos de ces fâcheuses erreurs d'optique intellectuelle que le P. de Grandmaison évoque les enseignements célèbres du cardinal Newman touchant « les raisons de croire » et la « grammaire de l'assentiment ».

* * *

Notons aussi ces lignes grosses d'expérience : « Il serait infiniment souhaitable que les catéchistes des grands lycéens ou collégiens fussent « éveillés », qu'ils eussent rencontré pour leur compte, compris et surmonté les objections principales, à l'état fort et virulent. Quand ces conditions se trouvent réunies, ou qu'un sûr instinct divinatoire et une richesse de foi personnelle suppléent à la dernière, des catéchismes scolaires peuvent efficacement éclairer toute une vie. Même réduites à un enseignement élémentaire, les leçons d'un bon maître portent avec elles une lumière durable » (3).

Combien c'est vrai !

C'est qu'il y a, dans la manière d'exposer, de parler et d'écrire de celui qui a repensé et revécue une doctrine, qui l'a faite sienne, un accent qui ne trompe pas, qu'on ne peut feindre, qui ne se remplace pas, et qui, seul, touche les fibres les plus intimes de l'âme humaine.

« J'avais cette impression le jour où une attention providentielle me mettait sous les yeux deux petits volumes que j'ai bien souvent relus et fait lire à d'autres, où une main pieuse avait recueilli les allocutions d'un prêtre parisien, sous le titre : *L'Amour de notre Seigneur dans l'Evangile* » (4).

Un bref compte rendu de cet ouvrage m'avait appris que l'auteur de ces allocutions, modeste desservant d'une paroisse de la grande ville, l'abbé Huvelin, avait dirigé l'âme de Charles de Foucauld au moment décisif de sa vocation missionnaire. Je me dis qu'un pareil directeur ne devait pas être un homme quelconque et je ne fus pas déçu — bien au contraire — lorsque je pris contact avec sa pensée intime. Quel réconfort dans ces pages vraiment évangéliques !

De même que chez le P. de Grandmaison, on sentait une personnalité identifiée au Maître entre les maîtres, au Christ.

C'est pourquoi nous souhaitons de nombreux lecteurs à de tels pêcheurs d'hommes !

GEORGES LEGRAND.

(1) Pp. 32-34.

(2) Pp. 66-67.

(3) P. 53.

(4) Paris, Lecoffre Gabalda.

(1) Paris, Beauchesnes, 5 francs.

Que se passe-t-il aux Indes? (1)

Où en est le mouvement nationaliste? Que devient Gandhi? Annie Besant est-elle morte? Les dissensions entre Hindous et Mahométans se sont-elles calmées? etc.

Telles sont, paraît-il, les questions, et autres semblables, qu'on se pose en France.

Tâchons d'y répondre et commençons par les moins importantes, pour débayer le terrain.

Gandhi est un roi détroné. Sans doute, il jouit encore de l'estime, de la vénération populaire, à un haut degré, mais il a cessé, et depuis longtemps, d'être une puissance politique. Le sceptre a passé en d'autres mains. Elle est brisée, aussi, l'unité du front nationaliste, qu'il avait réalisée pour un moment sous son hégémonie éphémère.

Gandhi s'occupe surtout de *Khadar* (tissus indigènes) et de réforme sociale. Même sur ce terrain, et malgré le prestige dont il jouit, il ne moissonne pas que des lauriers. Il fit, il y a six mois, une tournée triomphale dans l'Inde, surtout dans le Sud, les résultats pratiques ne furent pas ce que les acclamations et les ovations dont il fut l'objet donnaient le droit d'attendre.

Et puis, n'eut-il pas l'audace d'exhorter les étudiants du grand collège hindou de Madras, le collège Patchaiappa, à fouler aux pieds les coutumes sacrosaintes des ancêtres, surtout par rapport au mariage? N'eut-il pas l'audace de proposer à ces jeunes gens le mariage de caste à caste, de condamner les mariages entre jeunes gens non encore nubiles? Moi aussi, s'écria-t-il, j'ai lu les *Sâstras* (livres sacrés) et j'affirme que le mariage tel qu'on le pratique n'est pas selon la religion hindoue.

Ces paroles soulevèrent une réprobation générale dans le camp conservateur. Les Pandits (personnages qui réunissent en eux les attributs de savants et de théologiens, et qui cultivent le sanscrit), surtout ceux de Kumbakonam, tinrent conseil pour protester contre Gandhi et lui firent dire, en termes non équivoques, qu'il n'entendait rien aux *Sâstras*, et qu'il ferait mieux de ne pas se mêler de religion.

Annie Besant n'est pas morte, tant s'en faut. Elle est encore pleine de vie, malgré ses quatre-vingts ans bien sonnés. Elle aussi est une idole détronée, une puissance politique déchue. Elle s'occupe de théosophie, surtout de former le nouveau messie attendu, Krishnamurti, lequel, paraît-il, tout en prenant son rôle au sérieux, est un ardent joueur de tennis.

Ce n'est pas qu'elle ait complètement dit adieu à la politique. Elle a même essayé, ces derniers temps, de ressaisir l'influence perdue. Elle prit l'initiative de convoquer tous les partis politiques à une conférence, de former une sorte d'assemblée constituante, en vue d'élaborer une Constitution pour le futur Dominion des Indes.

On répondit à ses avances d'assez bonne grâce; une Constitution a été élaborée.

Annie Besant se rendit à Londres pour la présenter au public anglais; mais sa présence ne semble pas avoir suscité grand enthousiasme. Elle mit sa Constitution sous la garde du parti travailliste. Le document dort dans les cartons, attendant, pour en sortir, le jour où le Parlement anglais prendra en main la tâche délicate de doter d'une nouvelle Constitution son empire du moyen Orient.

Entretiens, des événements se sont produits qui ont violemment secoué cet empire, et, dans l'agitation à laquelle nous assistons, Annie Besant est loin de jouer le premier rôle. Elle est éclipsée par les chefs plus jeunes, plus actifs, plus audacieux, des partis avancés.

Quant aux rivalités et aux dissensions de races, de castes et de religions, il y a peut-être, pour le moment, une certaine accalmie relative; les conflits sont peut-être moins fréquents, moins violents. Cette accalmie est due aux efforts réels faits de tous côtés pour

cimenter l'union entre les adversaires. Mais, pour sincères que soient ces efforts, les causes de dissension sont trop profondes, trop aigües, pour qu'on puisse en espérer la fin prochaine. Le pays des castes sera longtemps encore le pays des dissensions.

* * *

Venons-en aux événements qui agitent l'Inde pour le moment. Tout le monde sait qu'en 1917, l'Angleterre s'engagea dans une politique libérale à l'égard des Indes et promit de les acheminer, par étapes progressives, vers l'autonomie. En 1919 fut inaugurée la première étape. Dans chaque province, certains portefeuilles furent « transférés » aux membres des « Councils » élus par le peuple, les autres étant « réservés » par le gouvernement à des fonctionnaires nommés par lui.

L'accueil fait à cette mesure fut plutôt froid. On la proclama *disappointing*, *unsatisfactory*, et on organisa le boycottage du nouveau système. C'est alors que Gandhi prit la direction du mouvement nationaliste, lança la « non-coopération », proclama la désobéissance aux lois. A condition qu'on boycottât les marchands anglais et qu'on travaillât résolument et énergiquement à répandre le *Khadar*, il promit le *swaraj* (autonomie) à date fixe.

Au jour fixé, Gandhi était en prison et le *swaraj* n'était pas arrivé. Un grand nombre de ses lieutenants et de « volontaires » étaient sous les verrous comme lui. On avait bien ramassé une somme considérable pour la campagne en faveur du *Khadar*, mais les fissus européens étaient loin d'avoir disparu du marché. Certaines récriminations, certaines allusions voilées parues dans les journaux, laissent penser que quelques-uns avaient montré peu de délicatesse dans l'emploi des fonds destinés à la diffusion du *Khadar*.

Le coup était manqué. Gandhi avoua plus tard qu'il avait commis une méprise *himalayenne*; il avait mal jugé des hommes et des circonstances. Son règne était fini.

Pendant cette campagne, des agitateurs venus du dehors, trouvant les circonstances favorables pour pêcher en eau trouble, se couvrirent du nom de Gandhi et, à son insu, semèrent le bolchevisme. Certains prétendent que la police anglaise, qui avait découvert le complot, le révéla à Gandhi dans sa prison, et qu'il en fut fort surpris.

L'emprisonnement du chef laissa le parti dans le désarroi. On se rendit compte que la « non-coopération » programme tout négatif, ne pouvait aboutir au *swaraj*; le *Khadar* encore moins. Il se forma un nouveau parti, ou, plutôt, le parti nationaliste se reforma, sous l'égide de C. R. Das, le riche avocat de Calcutta. Cette fois, l'on décida d'abandonner la « non-coopération », qui ne menait à rien, et de laisser le *Khadar* à sa destinée. On résolut d'entrer dans les parlements au lieu de les boycotter, non pour se rallier au gouvernement, mais pour l'empêcher de fonctionner, pour détruire la réforme en l'attaquant au cœur: *Wreck the constitution from within*. Le programme était: obstruction à outrance. On devait surtout empêcher le vote des crédits, crédits généraux au parlement de Delhi, crédits provinciaux dans les provinces et refuser les salaires des ministres constitutionnels. Les *Swarajists* (pour les appeler par leur nom) ne firent pas grand mal à Delhi, car le vice-roi possède, de par la Constitution, le pouvoir de rétablir les crédits refusés, à condition de certifier, par acte officiel, qu'ils sont nécessaires pour l'administration du pays. Mais, dans plusieurs provinces, par exemple au Bengale et dans les provinces centrales, où les *Swarajists* avaient obtenu la majorité parlementaire, les crédits furent refusés; les ministres, privés de leur salaire, durent se retirer, et la Constitution fut suspendue; les portefeuilles « transférés » furent administrés, comme les « réservés », par les fonctionnaires du gouvernement.

Seulement le programme *swarajists*, quoique différent dans la forme du programme de Gandhi, était cependant, comme lui, purement négatif.

Or, la reconstruction politique est œuvre éminemment positive. Les plus avisés des *Swarajists* s'en aperçurent. D'où un certain flottement chez quelques-uns.

Et puis, comment refuser tous les crédits? Il en est de nécessaires au bien du pays.

D'ailleurs, l'opposition, qui pouvait être nuisible aux intérêts vitaux de l'Inde, était encore souvent inefficace. Les *Swarajists*

(1) Publié avec la bienveillante autorisation de notre conseil. Les Etudes de Paris.

pratiquaient l'abstention en masse. On les vit quelquefois, sur un signe du chef, sortir de la salle des séances, à Delhi et ailleurs. C'était impressionnant, un peu théâtral, mais assez vain. Les mesures dont ils voulaient empêcher le vote passaient quand même, puisque les parlementaires restants étaient en nombre et dévoués au gouvernement.

Ces considérations finirent par impressionner. L'opposition faiblit; l'obstruction se réduisit à quelques éclats passagers. Les Swarajists s'apprivoisèrent! Ils devenaient « coopérateurs », disaient leurs adversaires. L'aile droite alla jusqu'à se détacher. Un nouveau parti se fonda, sous le nom de « Parti Nationaliste Indépendant », plus connu sous le nom de « Parti Responsiviste », car le principal trait de son programme était de « répondre » au gouvernement ou de coopérer avec lui, dans la mesure où il s'inspirerait des aspirations du pays. Au fond, le nouveau parti ne se distinguait guère du vieux parti libéral, modéré et « coopérateur », si ce n'est qu'il était un peu grincheux et marchandait sa collaboration.

Les choses en étaient là quand furent annoncées la nomination et l'arrivée prochaine de la Commission parlementaire anglaise, présidée par Sir John Simon. Elle était chargée de faire une enquête et un rapport sur la manière dont la nouvelle Constitution avait fonctionné depuis 1919, pour savoir s'il convenait de l'élargir à la fin des dix ans fixés comme période d'essai.

La Commission ne comprenait que des Européens; l'exclusion des Indiens était, aux yeux des nationalistes de toute nuance, avancés et modérés, un affront calculé infligé au pays. Ce fut une explosion soudaine et générale de colère; on décida sur-le-champ et unanimement de boycotter la Commission.

Grande fut la surprise des hommes d'Etat anglais et de la plupart des Européens quand ils virent cette levée de boucliers.

D'autre part et du côté des Indiens, la déception fut amère quand ils se virent abandonnés même par les travaillistes anglais, le *Labour Party*, dans lequel ils avaient mis tout leur espoir, mais qui s'était, en cette affaire, complètement rallié aux conservateurs et aux libéraux. Bien plus, le leader travailliste, Ramsay MacDonald, avait fait savoir aux nationalistes indiens qu'ils faisaient erreur s'ils comptaient sur les travaillistes pour changer la composition et la procédure de la Commission. Il y a unanimité complète, sur ce point, disait-il, dans tous les partis anglais.

Disons un mot des griefs et des arguments qui s'échangent. Les hommes d'Etat anglais se défendent d'avoir en la moindre intention d'outrager les Indiens, mais ils affirment que la Commission, en vertu de l'Acte de 1919, doit être parlementaire, c'est-à-dire exclusivement composée de membres du Parlement anglais. Les nationalistes indiens déclarent cette prétention sans fondement, texte en main. Les Anglais déclarent encore qu'une Commission ainsi constituée est la seule qui donne les garanties nécessaires d'impartialité, vu la diversité, aux Indes, des religions, des castes, ou les divisions d'idées ou d'intérêts. Seuls, des Européens peuvent apporter à ce travail l'impartialité que la situation exige. Mais les nationalistes refusent de se rendre à ces raisons. Ils protestent que la mesure, prise par le gouvernement anglais, va contre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Les nationalistes ont toujours demandé une « Conférence de la Table Ronde », où Anglais et Indiens discuteraient, sur un pied d'égalité complète, la Constitution à donner aux Indes.

Et ici les modérés ne sont pas les derniers à réclamer. Ils font état de leur fidélité au gouvernement britannique, de l'aide qu'ils lui ont fournie dans sa lutte contre les partis avancés. N'avaient-ils pas acquis le droit de siéger dans cette Commission? Enfin, l'Inde ne pourrait-elle être traitée comme l'ont été l'Irlande et l'Afrique du Sud? Pourquoi cette différence de procédure?

Bref, il n'y a guère, en faveur de la Commission, que les Européens, les basses castes, un bon nombre de Mahométans (ces derniers ont une peur mortelle de l'hégémonie hindoue) et la majorité des chrétiens, catholiques et protestants. Il semblait que tout le parti hindou, excepté les basses castes, fût passé à l'opposition contre le gouvernement.

C'est sur ces entrefaites que, le 3 février dernier, la Commission arrivait à Bombay. Déjà, avant le débarquement, bon nombre de chaloupes circulaient dans le port, portant des nationalistes armés de mégaphones et criant : « Simon, go back! », Simon, allez-vous-en!

Sitôt débarquée, la Commission put voir défiler des processions nationalistes portant des drapeaux noirs, en manière de protes-

tation. Partout, dans les villes de l'Inde, il y eut grève ou *hartal*. A Madras, il y eut même des bagarres et des morts; la police dut faire feu sur la foule.

La Commission prit la chose avec philosophie et Sir John Simon annonça qu'il remplirait sa mission jusqu'au bout, avec l'espoir que les Indiens comprendraient et reviendraient à de meilleurs sentiments.

Quelques jours après, Sir John, dans une lettre au vice-roi, expliquait la manière dont il allait procéder. Il s'efforçait de dissiper les malentendus et assurait même que la Commission indienne, à élire par le Parlement de Delhi, siégerait avec la Commission anglaise et avec les mêmes pouvoirs. Il observait cependant que lui-même, comme président, et la Commission anglaise, de par le mandat du Parlement britannique, avaient certains droits et devoirs exclusifs qu'il saurait renfermer d'ailleurs dans les plus étroites limites possibles.

Cette observation était une réserve. Aussi, comme disent les journaux, « l'encre de la lettre de Sir John Simon n'était pas sèche », qu'à leur tour, ils publiaient un manifeste, reconnaissant l'avance faite, mais la proclamant insuffisante. En conséquence, le boycottage rigoureux est maintenu.

Il y a quelques jours, au Parlement de Delhi, la confiance fut refusée à la Commission anglaise par une majorité de six voix (1).

Comment sortir de cette impasse? La Commission va son chemin.

Et déjà se produit quelque flottement dans les rangs de ses adversaires. Les non-brahmes, au moins en grande partie, à Madras, ont résolu de ne pas boycotter. Certains nationalistes, des plus fougueux en apparence, se sont ménagé une porte de sortie, et sauront, malgré tout, quand le temps sera venu, et moyennant quelques concessions, se rencontrer avec la Commission. Il se passe d'ailleurs, dans la coulisse, bien des tractations ignorées du public.

Et puis, il y a les mahométans. Ils n'ont pas, en majorité, répondu aux avances faites par les Hindous, et ils ont refusé de se joindre aux partis nationalistes. Ils annoncent bien haut qu'ils vont faire reconnaître leurs droits et leurs privilèges par la Commission. Les Swarajists demandent pour les élections des circonscriptions générales, où tous les citoyens prennent part à tous les votes; les mahométans réclament des circonscriptions exclusivement mahométanes, sous peine, disent-ils, d'être submergés dans la masse hindoue. Il faudra bien s'entendre sur ce sujet et d'autres points en litige; il faudra traiter, trouver un compromis et ainsi les nationalistes pourront être amenés, de gré ou de force, à en discuter avec la Commission.

Ceci n'est qu'un détail. D'une façon plus générale, l'élaboration d'une Constitution s'impose. Tandis que les Swarajists refusent tout entretien, Sir John Simon, plus généreux, se déclare prêt à examiner toute ébauche de Constitution qui lui sera soumise, d'où qu'elle vienne. Les nationalistes sont réunis pour en établir une. S'ils y réussissent, que feront-ils de leur travail? A qui le proposer? Sir John Simon peut attendre. Le temps travaille en sa faveur.

L'intransigeance des nationalistes ne sera sans doute pas farouche; car elle pourrait bien être calculée et constituer surtout une pression destinée à augmenter les avantages qu'on

(1) Pendant que ces lignes s'écrivaient, la Commission parlementaire anglaise est arrivée à Madras, le 26 février, après avoir visité Calcutta et Guntur. Ni grève (ou *hartal*), ni bagarres d'aucune sorte. Il y eut, d'une part, force députations, interviews, visites, thés, dîners et discours; de l'autre, c'est-à-dire chez les nationalistes, abstention sévèrement maintenue, cortèges de protestation avec drapeaux noirs, meetings et discours répudiant toute collaboration avec Sir John Simon. Il nous fut donné de voir défiler une de ces processions. Une centaine de manifestants, étudiants pour la plupart, s'avançaient à travers la « Marina », ou promenade qui longe la mer, portant des banderoles avec des inscriptions, telle que : « Boycott the Simon Commission » (boycottez la Commission Simon) et criant : « Simon, go back » (Simon, allez-vous-en). Mais, ô ironie! la procession était encadrée de police à cheval et suivie d'une escouade de police à pied! Pendant ce temps, les membres de la Commission étaient à un « tea party », écoutant les discours de bienvenue d'un parti loyaliste. Ce n'est pas que la Commission ait peur de se rencontrer avec les Swarajists et même avec les processions organisées contre elle. On dit qu'à Guntur, certains de ses membres virent défiler une de ces processions et l'un d'eux demanda même quelques-uns de ces drapeaux noirs comme souvenirs, désir auquel les protestataires s'empressèrent de faire droit. La Commission, après cette prise de contact, cette visite préliminaire, repartit pour l'Angleterre. Elle reviendra en octobre, et c'est alors que se fera le gros travail, l'enquête de grande envergure d'où le Parlement tirera ses conclusions et la nouvelle Constitution qui doit régir les Indes.

escompte. Les Anglais ne se laisseront probablement pas intimider aisément. Mais il semble bien que, sincèrement, ils sont prêts du moins en majorité, à donner aux Indes une certaine autonomie. Ils sont liés par les promesses faites en 1917, et souvent réitérées depuis lors. Et puis, le temps semble passé des tutelles despotiques.

Si, malgré les vraisemblances, le conflit venait à s'exaspérer, que réserverait l'avenir? Sans doute, les Indiens, dans l'ensemble, ne sont pas belliqueux; mais à supposer qu'on les pousse à la révolte, on ne sait trop ce qui adviendrait dans cet immense pays de trois cent vingt millions d'habitants *the land of the teeming millions*, comme on l'appelle. Aussi personne, en Angleterre, ne songe-t-il à prendre des mesures coercitives qui pourraient déclencher une guerre.

Les difficultés, en s'aggravant, pourraient aussi faire surgir le danger du bolchevisme. L'Inde, avec ses castes, en est aux antipodes, et l'on peut dire que, à part peut-être certains émissaires de Moscou plus ou moins déguisés, qui travaillent dans l'ombre, il n'y a pas de bolchevisme aux Indes. Malgré son caractère anti-anglais, le swarajisme ne montre même pas la xénophobie aiguë que l'on voit en Chine. Les Swarajists se disent prêts à accueillir quiconque veut être domicile aux Indes et travailler pour leur bien au même titre que les indigènes.

Il reste que, dans une crise comme celle que nous traversons, on ne saurait prédire ce qui pourrait arriver si une partie notable du pays se détachait de l'Angleterre et si, à la faveur des troubles, les bochevistes réussissaient à prendre pied dans l'Inde.

Les catholiques, nous l'avons dit, ainsi que les protestants, sont, en grande majorité, en dehors du mouvement nationaliste. Il y a bien quelques catholiques notables parmi les Swarajists militants; et les Swarajists sont d'ailleurs très accueillants à l'égard des chrétiens; la liberté des cultes est inscrite à leur programme, ainsi que l'égalité devant la loi. Mais les catholiques n'accordent pas une foi absolue à ces promesses, même si elles sont sincères. Ils craignent pour leurs écoles, leurs institutions, leurs droits politiques et sociaux, s'ils se trouvaient à la merci de leurs congénères hindous, des conseils municipaux ou autres conseils locaux. Aussi sont-ils en instances auprès de la Commission de Sir John Simon pour faire reconnaître leurs droits.

Cette défiance des catholiques à l'endroit des nationalistes est accentuée par un article inscrit au programme swarajiste. Cet article décrète, nous l'avons vu déjà, l'abolition du « communalisme », qui reconnaît les différentes « communautés » ou groupes de races ou de religions, surtout les minorités, et leur accorde des circonscriptions particulières. Ainsi les chrétiens forment un collège électoral. Les Swarajists veulent abolir ces groupes électoraux spéciaux.

Quelle serait la situation faite aux missions catholiques au cas où l'autonomie serait accordée aux Indes? Pour répondre à pareille question, il faudrait savoir : premièrement, la nature précise de cette autonomie, ou la Constitution future du pays, et, secondement, l'état et la constitution de l'Eglise catholique dans le pays. Si l'on veut hasarder des conjectures et se guider par des analogies, on pourrait dire que l'Inde future ne différerait vraisemblablement pas beaucoup de l'Inde ancienne. Quelle que soit la forme du gouvernement, la nature humaine ne change guère et l'Hindou de l'avenir ressemblera longtemps encore à l'Hindou d'autrefois. Or, les lettres des missionnaires, comme l'histoire, nous apprennent ce que fut l'indigène depuis trois ou quatre siècles, depuis l'époque de la fondation des missions et de l'épanouissement catholique. Il y aura donc probablement, comme alors, des chicanes sans fin, des persécutions sporadiques et passagères; il y aura moins de guerres. Et cependant, de même que le catholicisme jadis s'implanta et se propagea malgré ces obstacles, de même, on peut l'espérer, il continuera à vivre et à se répandre. On peut l'espérer avec d'autant plus de raison qu'un nouveau facteur entre en ligne de compte, qui marque une profonde différence entre les temps anciens et les temps nouveaux : le clergé indigène, ou, pour employer une expression courante dans le pays, « l'indianisation de l'Eglise catholique ». Et cela nous amène à la seconde question.

Le clergé indigène augmente. Il y a déjà deux diocèses complètement « indianisés », c'est-à-dire possédant un évêque et un clergé indigènes — sans compter les diocèses du rite syriaque de la côte malabare. D'autres suivront, à n'en pas douter, dans un avenir prochain. En moins de trente ou quarante ans, peut-être, dans le sud de l'Inde, l'Eglise catholique sera à peu près indianisée. Or, l'attitude des autorités hindoues se montrera probablement plus sympathique à l'endroit des congénères catholiques qu'envers un clergé européen.

Ceci ne veut pas dire que les missionnaires européens seront complètement exclus du pays. A côté du clergé séculier indigène, il y aura vraisemblablement un clergé régulier. Les Ordres religieux s'occuperont, selon leur vocation, d'œuvres d'éducation ou de charité, de prédication, de retraites, etc. Ces ordres religieux s'ouvriront aux indigènes, seront peut-être en majorité indigènes, mais les Européens y resteront sans doute largement représentés.

Et, dans cette collaboration, sous le soleil de l'Inde, et sous la grâce de Dieu, les fruits de salut se multiplieront et viendront à maturité.

Madras.

FRANÇOIS BERTRAND.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Une enquête sur le roman catholique

Est-ce que, dans le chaos de la littérature contemporaine, il existe une production de romans catholiques, spécifiquement tels, et non simplement spiritualistes?

Dans l'affirmative, est-ce que le roman, dans sa création, sa composition, s'en est trouvé élargi ou resserré, approfondi ou aminci?

Est-ce une mode passagère ou un genre d'avenir?

C'est là-dessus que la *Revue générale* a dressé une enquête auprès de quelques romanciers et hommes de lettres. Elle fut ouverte, le 15 décembre 1927, par un magistral article du baron de Gerlache qui dessina, à grands traits, la courbe d'évolution du roman français depuis 1900 et proposa le questionnaire susdit. Elle se poursuivit dans les fascicules des 15 janvier, février, mars 1928 par les dépositions ou consultations d'une dizaine de romanciers ou écrivains; Louis Artus, Louis Bertrand, Franz Hellens, Emile Baumann, Georges Goyau, Victor Giraud, Georges Virrès, Henry Bordeaux, Léopold Levaux, Edmond Fleg et M^{me} Jean Balde. D'autres consultés se référèrent simplement à

leurs publications antérieures: Paul Bourget, François Mauriac, Jacques Maritain, Henri Massis et le R. P. Louis de Mondadon. L'enquête fut clôturée dans le numéro du 15 avril, non point par le baron de Gerlache, comme il l'avait annoncé lui-même, mais par des réflexions finales de Henri Davignon qui a cru la cause assez claire pour ne pas redouter de paraître juge et partie.

L'enquête a ravi d'admiration M. Georges Goyau qui l'attendait, paraît-il, pour avoir la preuve définitive « que l'idée catholique, dans la Belgique contemporaine, est réputée susceptible de devenir matière d'art et inspiratrice d'art ». Comment ne pas nous réjouir d'une si heureuse aventure qui apporte à l'éminent historien une telle révélation, pour tardive qu'elle soit?

A l'unanimité, moins une voix, celle de Franz Hellens — qui eût bien fait de se récuser pour radicale incompetence — le jury a prononcé un verdict affirmatif, laudatif, admiratif, verdict absolu chez la plupart, plus nuancé chez quelques-uns des juges. Qui, il y a un roman catholique, il est la perfection du genre, il a devant lui un grand avenir; il attend l'homme de génie, son Dante-Balzac, que prépare la foule des précurseurs. Et, pour comble de bonheur, les Français, généreux, cette fois, ne refusent pas de partager cette gloire avec la Belgique, où poussera, peut-être, l'œuvre géniale attendue, et qui semble y préluder par

Le Pénitent de l'urnes et Le Vieux bon Dieu de Henri Davignon, directeur de la *Revue générale* et initiateur de l'enquête.

Qui donc ne saluerait pas avec une joyeuse confiance l'annonce de cet âge d'or où déjà nous entrons ? Qui ne se réjouirait à la pensée que sur ce vaste champ de la littérature romanesque, dans lequel foisonnent, hélas, tant de plantes vénéneuses, a surgi une floraison d'inspiration, de sève catholique, riche de promesses ? Une renaissance catholique littéraire ne va pas sans un renouveau général du catholicisme.

Mais pour tout éclaircir, il y a une question préalable que l'interrogateur de l'enquête n'a pas mise en tête de son interrogatoire, par discrétion, sans doute, et à laquelle, d'ailleurs, il a répondu lui-même : *qu'est-ce que le roman catholique ?*

* * *

Le roman catholique relève de ce genre que l'on a nommé : le *réalisme mystique* ou encore le *réalisme intégral*, ou *surréalisme*, c'est-à-dire : observation de la réalité et libération de l'idée spirituelle qu'elle renferme ; donc observation de toute la réalité, même spirituelle, religieuse, surnaturelle, mystique. Comme il a ses auteurs dramatiques, ses poètes, ce genre a ses romanciers qui l'exploitent sous la forme de la fiction narrative.

C'est donc le roman qui, pour me servir du texte même du baron de Gerlache, a pour matière l'univers des âmes, qui introduit le surnaturel dans l'introspection psychologique et donne à celle-ci un retentissement éternel. Domaine infini, ajoute l'auteur, le plus riche qui soit et le seul humain, parce que seul, il tient compte de l'homme tout entier.

M. Baumann a magnifiquement illustré cette définition et il appartenait vraiment à celui que je considère comme le vrai représentant, peut-être l'unique du genre dans sa perfection, de nous en donner une si haute idée. « Seul, le chrétien apporte de derrière l'horizon la clarté originelle où s'explique le mouvement de tout ce qui respire soit vers Dieu, soit vers Satan. L'élargissement des choses terrestres, quand on les envisage ainsi est inexprimable. L'âme du dernier des hommes détiend en son mystère les splendeurs des trois Personnes divines. Les conjonctures de son passage sur le pont qui va d'une éternité à l'autre (je dirais mieux : qui va du rivage du temps à l'un ou l'autre éternité, car ciel et enfer sont séparés par l'infini) intéressent le ciel, la terre et les damnés... L'infini converge dans la pauvre étincelle de notre vie, et qui saura l'y reconnaître, si ce n'est le croyant, le contemplatif ou l'artiste ayant la foi ? »

Pour réaliser pareille œuvre, il faut que « toutes les puissances de son âme soient immergées dans le surnaturel. »

Du roman catholique ainsi entendu, on conçoit que Léopold Levaux ait pu écrire « qu'il est le seul à s'offrir comme l'épanouissement normal et comme l'avenir du genre. En lui tout trouve sa consistance, l'homme naturel et l'homme surnaturel, l'homme pécheur et l'homme pénitent, le péché et la sainteté, l'individu... la vie de l'humanité et la vie de l'Eglise. Les rayons de toutes ces vies réfractés dans la substance catholique d'une puissante œuvre d'art, voilà quel peut être son contenu grandiose. »

Est-ce à dire que le roman catholique, roman à idées, soit un roman à thèse ? Non, le roman n'est pas fait pour démontrer, mais pour montrer la force et la beauté de la vie avec Dieu, l'abjection de la vie sans Dieu, l'horreur de la vie contre Dieu. Aussi peut-on dire qu'il rentre dans ce que Bourget appella « l'apologétique expérimentale ». Déroulant, en effet, les conflits qui éclatent entre les fatalités de l'instinct et la liberté de l'homme sur ce théâtre orageux de la conscience, s'il pousse l'observation scrupuleuse de toute la réalité jusqu'au dénouement final, il dégagera cette loi formulée par Bourget que « tout écart de la moralité occasionne un désordre, soit dans l'existence du coupable, soit dans le fonctionnement social... il pourra couvrir lentement, mais tout à coup il surgira, implacable, terrible. »

Il est clair que la foi catholique donne seule une interprétation de la vie ; elle est, disait Henri Massis, le réel lui-même à qui elle donne tout son sens.

Il résulte aussi de là, jusqu'à l'évidence, que le roman n'est pas catholique pour emprunter à la religion son cadre, la couleur de son affabulation, son décor, s'orner du pittoresque de son folklore.

Ni roman catholique non plus, l'œuvre qui tire son intérêt psychologique du péché, de l'étude du vice, des titillations du

desir, des inassouvissements de la passion, des spasmes du remords. Le roman catholique pousse sa pointe jusqu'au tréfonds de l'âme surnaturalisée, monte jusqu'à la cime divine, descend jusqu'à l'abîme infernal. Ce passage tragique qui s'ouvre sur deux abîmes, c'est son art à lui de le peindre avec une fulgurante splendeur.

Mauriac n'est donc pas un romancier catholique, il s'en défend lui-même et se prétend seulement catholique écrivain. La Muse catholique peut l'accompagner, suivant le mot de Louis Artus rendre même sa présence sensible, elle ne lui dicte pas ses mots, elle ne le prend pas par la main. Il n'asservit pas sa pensée au dogme dans le déroulement de son œuvre, il se plongera jusqu'au cou dans l'analyse passionnelle, donnant pleine liberté aux vagabondages de l'imagination, et se bornera, en fin de compte, à rappeler d'un mot les réalités suprêmes et divines. Il ne va pas jusqu'au surréalisme, d'ordinaire, au moins, il n'oppose pas suffisamment au fatalisme des forces obscures de l'espèce qui nous travaillent et nous entraînent la puissance des réactions de la grâce, le jeu de ces forces divines qui ont fait du voluptueux Augustin un amant perdu de la Beauté invisible, de la Madeleine dévergondée un Séraphin terrestre.

Baumann observe très justement que l'œuvre est une *expiration* des éléments vitaux que l'artiste aspire ; l'air de la vie moderne étant saturé de contagions hostiles, si le cœur et l'intelligence de l'écrivain ne sont sursaturés de vigueur chrétienne, ses poèmes, ses romans seront comme ces enfants dont le père est douteux ; leur forme accusera un métissage impur, la tare des éclectismes adultérins.

Et j'adhère à cette formule heureusement burinée par celui qui l'a si bien appliquée dans le *Fer sur l'enclume*, *Job le prédestiné*, *La Fosse aux Lions*, *l'Immolé*. « Le romancier catholique doit être à la fois un réaliste et un surnaturaliste », bien qu'il ajoute moins juste ment : « Réalisme et surnaturalisme ne font qu'un. La notion de substance, seul, le catholique en possède la ferme plénitude. » Alors que, pour pénétrer notre essence même et la définir, le surnaturel n'est qu'une qualité, un *habitus*, un accident, au sens philosophique, à peine de glisser dans le panthéisme.

* * *

Sont-ils nombreux les romanciers qui se sont appliqués à réaliser cet idéal du réalisme mystique ? J'ai dit plus haut que Baumann me semble le plus adéquat à la formule, mais nombreux déjà paraît le groupe des romanciers qui se réclament de la pensée catholique et à des degrés divers y cherchent l'inspiration de leur œuvre, le secret de leur psychologie, l'intérêt profond de la fiction dont ils enveloppent leurs analyses et leurs peintures d'âmes. A comprendre même sous l'appellation de romanciers catholiques, les précurseurs qui furent des moralistes chrétiens, après les Bourget, les Bazin, les Bordeaux, les Louis Bertrand, il faut citer : Georges Bernanos, Francis James, Louis Artus, Henri Davignon, Colette Yver, Jacques des Gachons, Paul Renaudin, Antoine Redier, Jean Nesmy, Maurice Brillant, etc.

Le roman catholique, s'il reste fidèle à son idéal, l'observation loyale de la réalité tout entière, doit réussir. Il palpite d'un autre émoi que les banales aventures et les fadaïses érotiques, il ouvre d'autres horizons à la pensée que le pointillisme proustien, il satisfait autrement la curiosité d'aujourd'hui, plus avide de réel que du purement imaginaire, l'intelligence d'aujourd'hui plus avide de vérité, de certitude que de dilettantisme sceptique, il les satisfait mieux que les balancements continuels, les flottements et les impuissances d'un Anatole France. Le roman catholique est un beau champ d'exploration où les jeunes écrivains feront lever des moissons radieuses.

M. Giraud ne se défie pas des sévérités de l'autorité ecclésiastique, comme Louis Bertrand, me semble-t-il, il ne redoute pas qu'elle tarisse l'inspiration des jeunes romanciers qui se lancent dans la carrière, il lui fait confiance. Il est clair que, gardienne incorruptible de la foi et des mœurs, elle ne peut tester indifférente devant des auteurs qui se proposent de mettre en œuvre son dogme et sa morale. Elle avertit, elle frappe, parfois, mais avec quelle lente sagesse et quand la défense des faibles l'exige. Mais M. Giraud se tourne vers les écrivains catholiques et, avec l'autorité que lui concilie sa haute valeur, un passé déjà long consacré non sans gloire aux lettres chrétiennes, il les met en garde contre la licence dans le choix des sujets et la manière de les traiter.

Franchise, dit-il, excellentement, n'est pas brutalité. Liberté d'esprit, liberté de l'art n'est pas impudeur. Il leur rappelle que *Fhédre*, le sujet le plus hardi du théâtre, a été traité par Racine avec l'art le plus pudiquement discret. Toute la vie, tout le réel est votre domaine, soit, mais n'abattez pas les barrières des convenances morales et sociales. N'allez pas surtout prétendre que les mauvaises mœurs soient toute la réalité.

Quelle excellente leçon pour ceux qui, sous prétexte d'étudier l'homme dans sa conscience, se délectent dans l'analyse complaisante de ses turpitudes et ajoutent à la morbidité des sujets la salacité de l'expression!

Il y a dans la consultation de M. Victor Giraud, un conseil d'or qui s'adresse avec la plus opportune utilité aux écrivains belges. Je ne sais pourquoi, nous nous imaginons que l'art d'écrire consiste dans l'écriture artiste, à la Goncourt, tourmentée, tarabiscotée. Nous ne savons rien dire simplement, nous affectons les termes généraux et abstraits au lieu des termes concrets et précis, nous enflons la voix, abusons du superlatif, estimant que le mot le plus fort est le mot juste, nous baroloons notre style de néologismes hardis, en dédaignant l'expression toute simple qui est souvent la vraie, nous manquons à la fois de propriété et de mesure. Victor Giraud rappelle la prière que Saint Vincent de Paul mettait sur les lèvres des prédicateurs, au moment de monter en chaire : « Mon Dieu, donnez-moi la simplicité! » Ah! l'excellente oraison! Bossuet, le plus grand et le plus populaire, peut-être, des orateurs sacrés du grand siècle, s'en est bien trouvé. Qu'elle devienne familière à tous ceux qui tiennent une plume française!

J. SCHYRGENS.

FRANCE

La Guerre hors la Loi

Des derniers propos diplomatiques d'Ulysse, dans le Figaro, nous détachons ces lignes :

Depuis qu'il y a des peuples, et qui se battent, la conscience humaine, agissante surtout lorsqu'elle est la conscience religieuse, a inspiré des institutions destinées à introduire la pitié jusque dans le carnage. La trêve de Dieu et la chevalerie ont marqué le triomphe de cet idéal modeste, mais pratique. Il a atteint son apogée à Fontenoy, où MM. les Anglais ont tiré les premiers, par courtoisie pour les Français qui les en priaient. En cela, nos pères avaient souci, non de « définir l'agresseur », mais de montrer leur mépris de la mort, sentiment qui, étant un principe d'exaltation, est la source d'une vie plus haute. C'est ce qui fait la noblesse et, peut-être, la sagesse de cette héroïque folie.

En ces « temps barbares » de la guerre en dentelles, elle était le plus souvent un duel au premier rang. Même meurtriée, elle restait humaine et, sauf quelques exceptions largement dépassées dans notre âge de lumières, elle épargnait les non-combattants. Il était alors facile de mettre la guerre dans la loi.

Tel a été aussi l'objectif visé, mais non atteint, par la conscience juridique en des temps plus modernes. Les conventions de La Haye constituaient précisément un code de la guerre.

Le progrès s'est manifesté, entre 1914 et 1918, par l'effroyable boucherie de « la guerre de la Démocratie et du Droit » et par des atrocités sans exemple dans l'Histoire. Les Grandes Impuissances n'ayant pas réussi à mettre la guerre dans la loi, résolurent de la mettre sous le coup de la loi. C'est l'objet de la Société des Nations et des pactes conclus « dans le cadre de Genève ». En organisant collectivement la guerre à la guerre, ils la rendraient impossible si les membres de cette mutualité pour le maintien de la paix versaient leurs cotisations, c'est-à-dire participaient aux sanctions contre un agresseur éventuel. Ils ne les paient pas et ils ne peuvent plus les payer depuis que, pour accrédi-ter la fiction de la « vraie paix » par le rapprochement franco-allemand, le Reich a été admis dans la Société avec dispense d'en remplir les obligations et a proclamé sa résolution d'empêcher ses coassociés de les remplir. Ce détail capital, que les panégyristes de Genève feignent toujours d'ignorer, ruine leur argumentation et donne la mesure de leur bonne foi.

L'Europe n'ayant renoncé ni à réglementer la guerre, en la mettant dans la loi, ni à la réprimer ou à la prévenir en la mettant sous le coup de la loi, l'Amérique propose de la supprimer en la mettant hors la loi. Ce grand dessein lui a été inspiré par l'initiative de M. Briand en vue d'un pacte de paix perpétuelle entre les deux pays. Promulguée sur le plan de l'absolu, pour tous les peuples et contre toutes les guerres, cette condamnation est inconciliable avec les covenants et les pactes adjacents qui prévoient la guerre de solidarité que M. Kellogg enveloppe dans la même proscription.

On prête au maréchal Foch cette boutade en réponse à un de ses lieutenants qui lui représentait l'impossibilité, en raison de l'extension des fronts et de l'énormité des effectifs engagés, d'observer l'ensemble de la bataille : « On s'en tire tout de même, il n'y a qu'à ne pas s'occuper de l'ennemi. » Comme la guerre, la paix est aujourd'hui plus compliquée que jadis. Grâce au développement des communications, et surtout à l'avènement de la diplomatie publique, c'est-à-dire électorale, l'interdépendance croissante de tous les pays et de tous les problèmes exige, pour les affronter, sinon pour les résoudre, un effort d'analyse, puis de synthèse, auquel la fréquentation du Palais-Bourbon ou de cet autre Parlement, la Société des Nations, ne prépare pas suffisamment. Cet effort doit s'exercer à la fois en étendue, en profondeur, en hauteur, afin d'évaluer et de comparer tous les facteurs politiques, économiques, psychologiques, les forces et les aspirations des États, des gouvernements, des partis, le subconscient des foules et leur idéal, sans jamais perdre de vue que l'apparition de Démos sur le devant de la scène y introduit un élément insondable comme l'ignorance, irrationnel comme la passion, imprévisible comme la folie.

Notre ministère des Affaires étrangères s'en tire en ne s'occupant pas de l'étranger. Mais, à la différence du maréchal Foch, il ne gagne pas la bataille. En l'espèce, cependant, rien de plus facile que de calculer le réflexe américain dont les composantes sont aisément discernables : l'électorale dans la surenchère, l'idéologique dans le pacifisme intégral, l'économique dans le parti pris de n'admettre aucune guerre et de ne pas se prononcer sur l'agresseur afin de pouvoir, en toute conscience, revendiquer les avantages de la neutralité et le droit de commercer, comme entre 1914 et 1917, avec tous les belligérants. L'outrance de la thèse américaine n'est pas exempte non plus d'un grain d'humour. Comme toujours dans la politique anglo-saxonne, l'évangélisme et le mercantilisme se rencontrent. En l'occurrence, celui-ci dévore celui-là, et dévore même le pacifisme, le refus américain de participer à un blocus éventuel de la S. D. N. contre un agresseur rendant illusoire cette sanction et inévitable le recours aux armes. Notez aussi que cet évangélisme est hérétique au point de vue catholique : il transpose la morale laïque, sans obligation ni sanction, dans l'ordre international en y augmentant les risques de guerre comme, dans l'ordre social, cette morale augmente la criminalité. Pareille conception qui repose sur le postulat de la bonté foncière de l'homme méconnaît le dogme qui est au fond de toutes les controverses de politique intérieure et extérieure, le dogme du péché originel. Elle méconnaît l'Histoire, et même l'histoire naturelle : il y aura sans doute des guerres aussi longtemps que les hommes auront des canines, mais on promettra le contraire tant qu'il y aura des démagogues et qu'ils auront une langue.

Il est vrai que tout en déclarant cette super-paix au monde, les États-Unis se disposent à construire des super-dreadnoughts et à conquérir la maîtrise des mers. Ils nous donnent en cela un exemple plus précieux que leurs conseils. Inspirons-nous-en, sinon la mise hors la loi de toute guerre signifierait paix à la guerre ou guerre à la paix.

CATHOLIQUES BELGES
ABONNEZ-VOUS à
La revue catholique
des idées et des faits

ÉTATS-UNIS

La prohibition

D'un article de notre ami le vicomte Charles du Bus de Warnaffe dans le dernier numéro du Bulletin d'études et d'informations de l'Institut Saint-Ignace, à Anvers :

LA PROHIBITION ET LES ÉGLISES

On estime que 16 p. c. des Églises établies aux États-Unis sont inféodées à l'Anti Saloon League, temple, citadelle, cerveau, colonne vertébrale et coffre-fort du Prohibitionnisme (1).

Nombre d'entre elles permettent aux orateurs prohibitionnistes de parler en chaire et de faire des quêtes. Les Églises méthodiste, presbytérienne et baptiste se distinguent particulièrement sous ce rapport. D'autres Églises protestantes ont estimé ne pas devoir se solidariser avec des fauconniers dont les plus audacieux vont jusqu'à proposer une édition expurgée de la Bible, d'où seraient bannis les passages où il est question du jus de la vigne, sous quelque forme que ce soit. Cela rappelle assez les bonnes Sœurs qui remplacent, dans les poésies qu'elles font apprendre à leurs élèves, le mot « amour » par « tambour ». Ce qui n'empêche pas l'amour de se très bien porter.

On se rappelle d'autre part que le secrétaire de la société de tempérance de l'Église épiscopaliennne publia, il y a deux ans, les résultats d'une enquête défavorable à la Prohibition.

Le même organisme a fait connaître, en février 1928, les résultats d'une nouvelle enquête, faite parmi le clergé épiscopalien des États-Unis. Des réponses reçues, il résulte que 25 p. c. de ce clergé est favorable à la loi Volstead, mais que 75 p. c. en demande la modification. A la question : « La Prohibition a-t-elle été un succès dans votre localité? », 501 pasteurs ont répondu *oui*, et 1,304 ont répondu *non*.

Et à propos des effets des mesures prohibitionnistes, divers chiffres et certains faits ont été publiés, qui ne manquent pas d'intérêt :

Suivant les statistiques officielles, 770 personnes sont mortes à New-York en 1927, par suite de l'absorption de boissons.

La Ligue de Modération annonce, d'après des rapports officiels de police, que les arrestations pour ivresse publique atteignent, en 1926, le chiffre record de 711,889 dans 602 localités. Ce chiffre était de 650,961 en 1924, et de 687,812 en 1925. La Ligue constate en outre, d'après les témoignages de personnes s'occupant de sociologie, que jeunes gens et jeunes filles boivent de l'alcool plus qu'avant la Prohibition.

Signalons aussi qu'il y a quelques mois le major Green, ancien chef du service des investigations de la Prohibition et ardent partisan du régime, reconnut que la Prohibition était virtuellement « morte » et que l'on continuait à boire en dépit de la loi. N'importe quel changement vaudrait mieux que la prolongation de l'état de choses actuel, continue-t-il, car rien ne pourrait être pire que les présentes conditions de défi à la loi, d'hypocrisie, de criminalité et de corruption.

L'AVENIR DE LA PROHIBITION

Le *Christian Science Monitor* envisage quatre solutions pour les adversaires de la Prohibition.

1. — Abrogation du XVIII^{me} Amendement. — Mais il rappelle que cette abrogation est pratiquement impossible. Le Dr Deane, déjà cité, en donne des raisons qui complètent le motif constitutionnel que j'ai signalé l'an passé.

Le XVIII^{me} Amendement ne sera jamais abrogé, et il est très douteux que le *Volstead Act* le soit. Pourquoi?

Parce que les contrebandiers en alcool appuient avec enthousiasme une loi qui les fait vivre; cet enthousiasme ne le cède en rien à celui de l'Anti Saloon League.

Parce que les patrons estiment qu'ils ont tout avantage à avoir affaire à un prolétariat qui n'absorbe pas d'alcool.

Parce que la grande masse des prédicateurs appartenant à cette floraison de sectes dont l'Amérique est fière fait du maintien de la législation prohibitionniste une espèce de test de la religion chrétienne.

2. — Modification de la Loi Volstead. — Mais le *Monitor*

(1) M. Wheeler, conseiller général de la Ligue, mourut en septembre 1927. Il fut remplacé par le Dr Scott Mc Bride, superintendant général, et par M. Ernest Cherrington, chef du département d'éducation et de propagande, et qui, à ce titre, dispose d'un fonds de dix millions de dollars.

prétend qu'autoriser un breuvage d'un titre supérieur à celui qu'a fixé la loi, reviendrait pratiquement à faire fi de la Constitution qui a voulu bannir les boissons enivrantes.

Le *Monitor* va évidemment un peu fort en affirmant cela. Entre 1/2 degré et 99 degrés, il y a de la marge. Ce qu'il y a précisément d'outrancier dans la loi Volstead, c'est qu'elle qualifie de boisson enivrante tout ce qui dépasse un titrage infime, au-delà duquel pourtant on pourrait aller largement sans violer ni l'esprit ni la lettre de l'amendement prohibitionniste.

3. — Maintien de l'amendement et de la loi, mais sans les appliquer avec rigueur, là où ils sont impopulaires. Situation qu'à juste titre le *Monitor* considère comme anarchique et déplorable.

4. — Acceptation pure et simple de l'amendement et de la loi. — Ce qui n'empêche pas, dit le *Monitor*, qu'en vue d'obtenir des atténuations de l'une ou de l'autre, on puisse les attaquer de front par des voies légales.

Mais on sait à quels obstacles d'ordre constitutionnel, d'abord, à quels intérêts politiques et commerciaux, ensuite, se heurtent les adversaires du régime sec.

La situation reste donc aussi complexe qu'il y a un an, avec cette différence, toutefois, que la prolongation du régime atteste avec plus d'éclat l'échec du plan d'assèchement total rêvé par quelques utopistes fort peu psychologues.

La solution, répétons-le, n'est pas dans l'abstinence totale, universelle et obligatoire. Le clergé catholique américain, par ses plus éminents représentants, l'a dit et répété dès qu'il fut amené à donner officiellement son avis sur la question. Sous peine de sombrer dans le ridicule, les prohibitionnistes à tout crin devront donc faire un pas en arrière.

Quand et comment consentiront-ils à cette reculade, douloureuse pour leur « idéal » (?) et pénible à leur amour-propre?

Je ne puis répondre à cette question, n'étant pas — grâce à Dieu — dans leur peau.

VILLÉGIATURE

HAUTES PYRÉNÉES · ARGELÈS · GAZOST

à
1 lieue de Lourdes — 2 lieues de Gavarnie**Belle et confortable Villa meublée**

à louer pour juillet ou septembre

PRIX MODÉRÉ

S'adresser : Dr WIBO, 306, avenue Louise, Bruxelles

PAPIERS PEINTS

Lincrusta, Papiers cuirs,
Tekko Linoleum,
Balatum, Congoleum. — Tissus d'ameublement.

FAUTEUILS-CLUB — TAPIS

CONSEILS, DEVIS SANS ENGAGEMENT

Maison BRION

SOCIÉTÉ ANONYME

117, Boulevard Anspach, BRUXELLES

Téléphone 224,88

Compte Chèques 13778